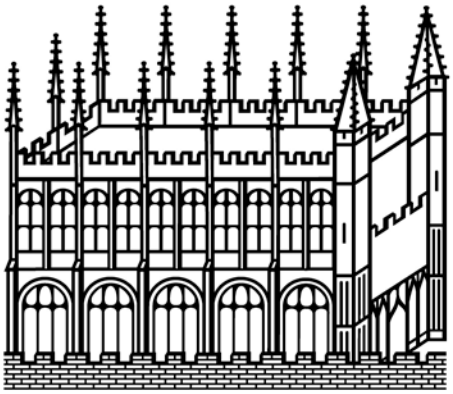


Bodleian Libraries

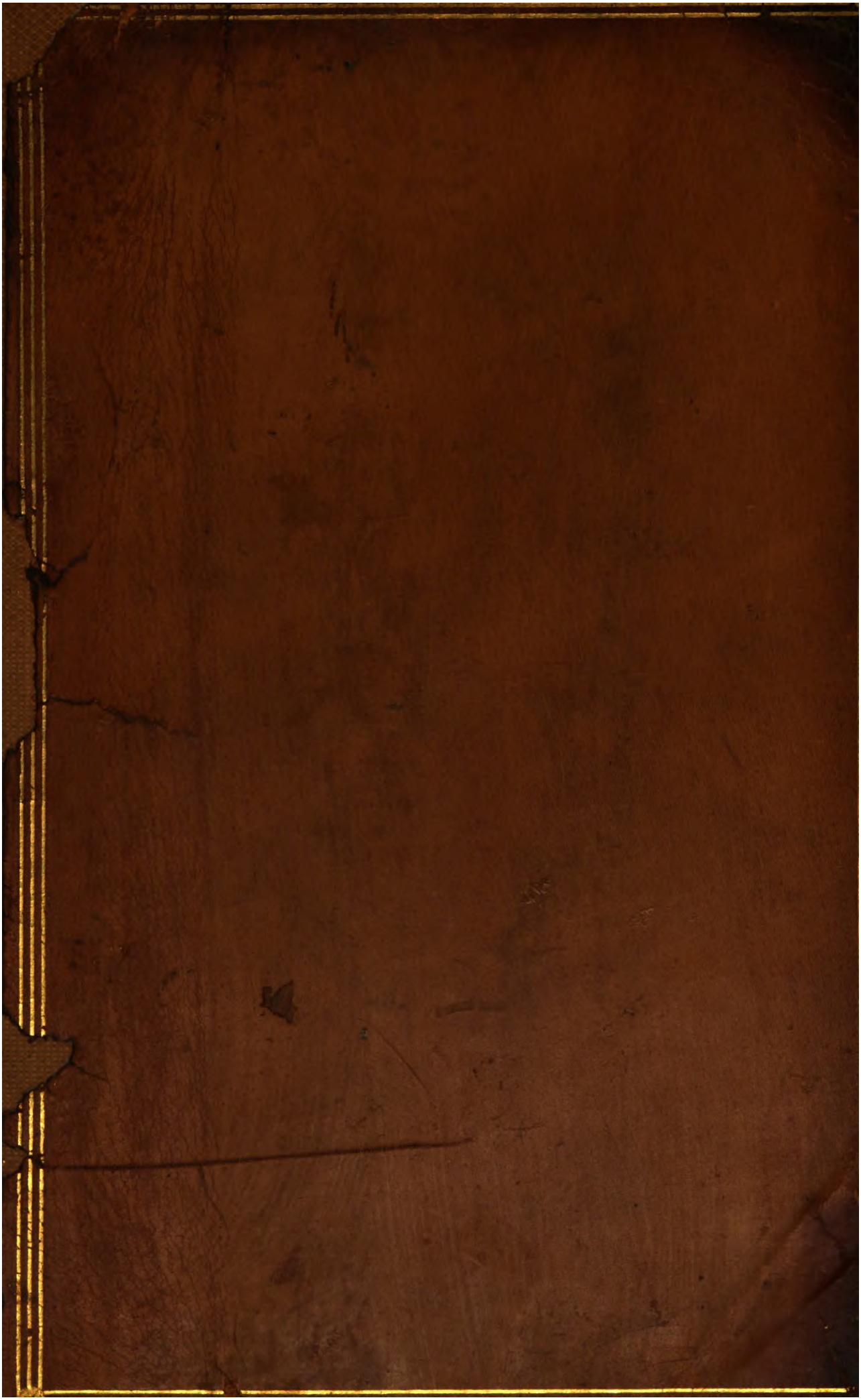
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

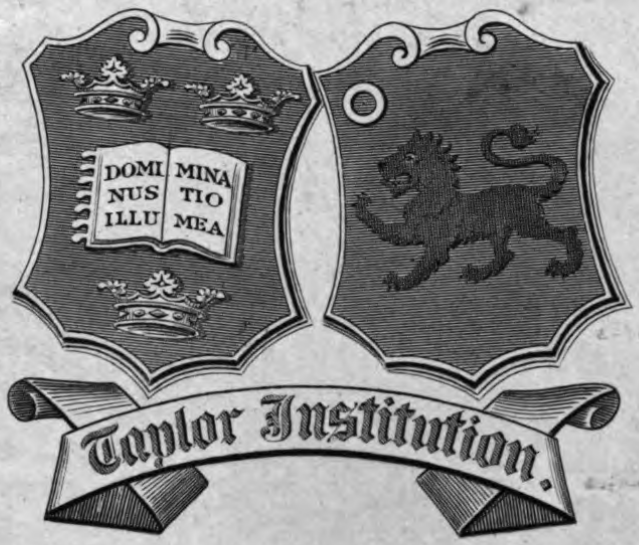
For more information see:

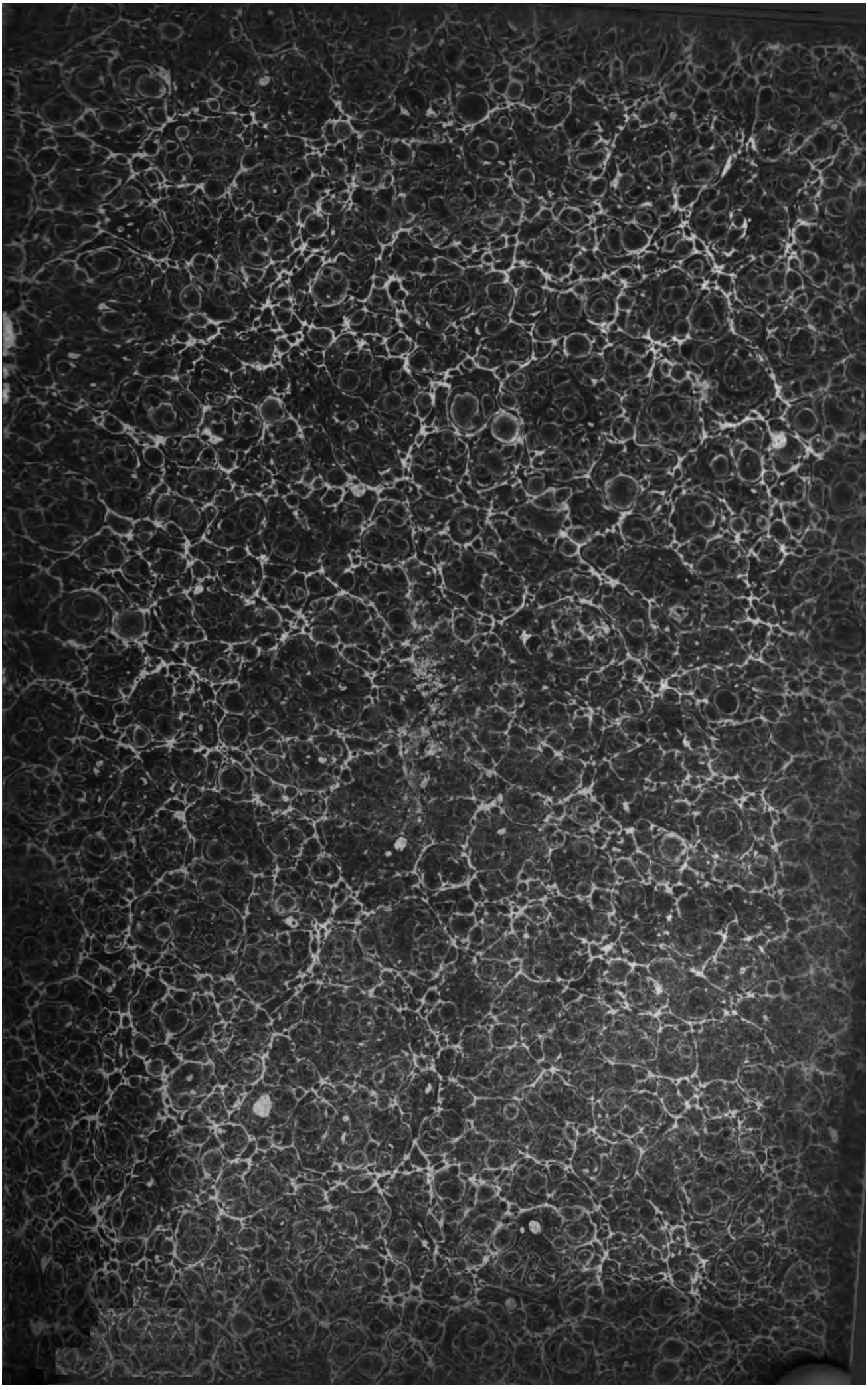
http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



287. a. 75





287 a 25

MÊLANGE
DE DIFFERENTES PIECES
DE VERS
ET DE PROSE.

TOME SECOND.

MÊLANGE
DE DIFFERENTES PIECES
DE VERS
ET DE PROSE,

Traduites de l'Anglois,

D'après Mdmes. Elize Haywood & Suzanne Centlivre, Mrs. Pope, Southern & autres.

TOME SECOND.

Congeſtaque eodem
Non bene junctarum diſcordia ſemina rerum.
Ovid. Met. lib. 1. v. 8. & 9.

A BERLIN.

M. DCC. LI.

OXFORD

EPITRE
D'HELOISE
A ABAILARD,

Traduite de l'Anglois, de Monſieur POPE.

AVERTISSEMENT.

Abailard & Héloïſe vivoient dans le douzieme ſiecle. Ces deux perſonnes furent les plus diſtinguées de leur tems, par les lumieres de leur eſprit, & les graces de leur figure : mais rien ne les rendit plus célebres que leur paſſion infortunée. Après une longue ſuite de malheurs, ils ſe retirerent chacun dans un Couvent ſéparé, & y conſacrerent le reſte de leurs jours aux devoirs de la Religion.

Ce fut quelque tems après leur ſéparation, qu'une Lettre d'Abailard adreſſée à un ami, & qui contenoit l'Hiſtoire de ſes malheurs, tomba entre les mains d'Héloïſe. Cet écrit réveilla

toute ſa tendreſſe, & occaſionna ces fameuſes Lettres, qui peignent ſi vivement les combats de la nature & de la grace. Celle-ci en eſt imitée, & tirée en partie.

EPITRE
D'HELOISE.

DAns cette ſolitude paiſible, ſéjour où la contemplation eſt toûjours occupée du Ciel, lieux où regne un ſilence ſi profond, quels mouvemens troublent la tranquilité de mon ame ? Pourquoi mes penſées s'étendent-elles au-delà de ces clôtures éternelles ? Pourquoi mon cœur reſſent-il des feux ſi long-tems oubliés ? Quoi ! aimerois-je encore ?....

Oui. Cette Lettre vient d'Abailard ; j'en reconnois le nom. Hé-

loïſe en doit baiſer l'empreinte ; nom cher & fatal : mais dois-je le prononcer ? Non , qu'il ne ſorte point de ces levres que la Religion a conſacrées au ſilence : qu'il ſoit à jamais renfermé dans mon cœur, où l'image de cet objet trop aimé eſt mêlée avec celle de Dieu.

Que ma main s'arrête , & ne trace pas ce nom : mais il paroît déjà ; c'eſt à mes larmes à l'effacer. En vain la malheureuſe Héloïſe pleure & prie : ſon cœur l'inſpire ſans ceſſe , & ſa main obéit toûjours.

O murs, dont l'enceinte ne renferme que des tourmens volontaires, & ne retentit que de ſoûpirs pouſſés par le repentir ; vous, ro-

chers eſcarpés, où tant de pieux perſonnages ont laiſſé des marques de leur pénitence ; vous, grottes & cavernes entourées d'épines ; autels, où les Vierges au teint pâle veillent ſans ceſſe ; & vous, repréſentations des Saints, qui nous enſeignent à pleurer, connoiſſez la triſte ſituation de mon ame : quoique ſilentieuſe & immobile comme vous, je ne ſuis pas cependant devenue auſſi inſenſible. En vain le Ciel me rappelle à lui ; tandis que je prie, la nature toûjours rébelle occupe la moitié de mon cœur ; mes prieres, mes jeûnes, mes pleurs, ne peuvent éteindre, & même affoiblir, le feu qui me dévore.

Si-tôt que ma main tremblante eut ouvert ta Lettre, ô mon cher Abailard, ton nom qui s'offrit d'abord à mes regards, réveilla en moi le ſentiment de tous mes malheurs : nom toûjours triſte & toûjours cher ! nom, que je ne puis répéter qu'avec des ſoûpirs & des larmes. Le mien qui n'eſt que trop ſouvent tracé dans cet écrit, me remplit de trouble & d'effroi ; quelque infortune le ſuit toûjours ; mes yeux avides & baignés de pleurs, parcourent cette Lettre de ligne en ligne, & ſont conduits juſqu'à la fin par un affreux tiſſu de revers. Tantôt je m'y vois brûlante de l'amour le plus tendre, tantôt accablée à la fleur de l'âge par le plus

cruel chagrin : enfin perdue dans l'obſcure ſolitude d'un Couvent, où l'auſtere Religion doit éteindre la flamme la plus vive. Ici doivent mourir les paſſions les plus fortes, l'amour & la gloire.

Ecris-moi cependant, cher Abailard, écris-moi tout ce que ton cœur reſſent encore : que j'uniſſe mes douleurs aux tiennes, & te rende ſoûpirs pour ſoûpirs ; ni la fortune, ni nos ennemis ne peuvent nous ôter ce funeſte plaiſir : tu ſerois plus barbare qu'eux, ſi tu me le refuſois.

Les larmes ſont toûjours en ma puiſſance ; je ne les épargnerai pas. Je donnerai à l'amour celles que je ne verſerai point dans mes prieres :

ces yeux accablés de triſteſſe n'ont rien de mieux à faire... lire & pleurer ſera leur éternelle occupation. Partage donc avec moi tes peines; accorde-moi cette triſte conſolation : mais fais plus encore que de les partager avec moi ; rejette-les toutes ſur moi ſeule, s'il eſt poſſible.

Le Ciel n'inſpira d'abord l'invention des Lettres, que pour le ſoûlagement des malheureux, pour quelque amant banni, ou quelque captive. Par ce ſecours on revit, on ſe parle, on exprime ce que l'amour a de plus tendre : on s'épargne l'embarras de la rougeur ; les deſirs d'un jeune cœur ſe communiquent ſans crainte : l'ame ſe dé-

ploie toute entiere aux yeux de l'objet aimé; l'abſence eſt trompée, & franchiſſant la diſtance des lieux, un ſoûpir ſe tranſporte de l'Inde au Pôle.

Tu te ſouviens que j'approuvois ton amour qui ſe déguiſoit ſous le nom de l'amitié : mon imagination te peignoit à mes regards ſous une forme angélique; tes yeux ſoûrians brilloient d'une flamme douce & légere, ſemblable à un rayon céleſte. Croyant pouvoir t'admirer ſans crainte, je t'aimois ſans remords. Quand tu chantois les loüanges du Seigneur, les Cieux me ſembloient prêter l'oreille aux accens de ta voix; & lorſque tu annonçois les vérités divines, elles me paroiſ-

ſoient s'adoucir en paſſant par ta bouche.

Quels préceptes pouvoient manquer de perſuader, quand ils ſortoient de tes levres ! Elles m'enſeignerent trop bien, qu'aimer n'étoit pas un péché. Mon ame s'attachoit avec plaiſir à ce ſentiment agréable, & je m'apperçûs bientôt que je ne regardois plus comme un Ange, celui que j'aimois déjà comme un homme. Que cette félicité des Eſprits céleſtes tant vantée, me paroiſſoit triſte & ennuyeuſe ! Je ne leur enviai plus ce Ciel que je perdois pour toi.

Combien de fois, hélas ! ai-je-dit en moi-même, quand mes parens me preſſoient de choiſir un

époux : maudites ſoient les Lois que l'amour n'a point dictées ! L'amour auſſi libre qu'un habitant de l'air, à la vûe des liens de l'hymen, étend ſes aîles légeres, & s'envole à l'inſtant que les richeſſes & les honneurs comblent les deſirs d'une femme mariée. Que ſon nom ſoit reſpecté ; ſon état eſt beau ſans doute : mais devant une véritable paſſion, toutes ces apparences de bonheur s'évanoüiſſent ; les richeſſes, & l'honneur même, ne ſont plus rien. L'amour ſi peu ſemblable à ces fantômes qui veulent régner à ſa place, les anéantit ; & ſemble inſpirer par vengeance des paſſions inquietes aux mortels qui profanent ſes feux, en

la même faute, faites-en retomber la peine ſur tous deux... la douleur m'accable & me trouble... par pitié, par pudeur, ceſſez... mes ſanglots redoublés, & ma rougeur brûlante, m'ôtent la force d'achever le reſte.

Tu n'oublîras jamais ſans doute, ce jour triſte & ſolemnel, où, comme une victime, qui attendoit en ta préſence, le coup mortel, j'étois aux piés des Autels. Combien de larmes coulerent de mes yeux! A la fleur de la jeuneſſe, je diſois un adieu éternel au monde; je baiſois le voile ſacré avec des levres glacées. Les Autels tremblerent; les lampes pâlirent; le Ciel crut à peine la conquête qu'il faiſoit, &

les

les Anges entendirent avec étonnement les vœux que je prononçois. Je m'avançois cependant vers ce Sanctuaire redoutable : ce n'étoit pas ſur la Croix que mes yeux étoient fixés ; c'étoit ſur toi ſeul. Ce n'étoit ni le zele de la Religion, ni la grace, qui faiſoit ma vocation : c'étoit un amour malheureux, & je ne me perdois ainſi toute entiere, que parce que je perdois mon amant.

Viens donc ſoûlager mes douleurs par tes regards & tes diſcours ; on t'en a laiſſé l'uſage : tu peux du moins me les accorder. Rapporte-moi ce cœur toûjours rempli d'amour ; laiſſe-moi boire à longs traits ce délicieux poiſon que j'ai pris dans

tes yeux : que je le retrouve ſur tes levres. Donne-moi tout ce que tu peux encore me donner, & laiſſe mon imagination faire le reſte.

Mais, non : que ces penſées criminelles s'évanoüiſſent pour jamais : viens plutôt m'inſtruire de mon devoir, & me parler de félicités plus durables. Déſſille mes yeux ; peins-moi tout l'éclat de la gloire céleſte, & fais que mon ame t'abandonne pour ſon Dieu. Ah ! ſonge du moins que mes fideles compagnes méritent tes ſoins. C'eſt ton troupeau ; ce ſont des plantes cultivées par tes mains, des enfans de tes prieres. Elles ont quitté ce monde trompeur dans une tendre jeuneſſe, & tu les conduiſis dans cette paiſible

retraite dont tu avois élevé les murailles ſacrées. Par toi ce déſert fut embelli, & le Paradis ſembloit ouvert dans ce lieu ſauvage. Là nul orphelin en pleurs ne voit les richeſſes de ſon pere orner les Autels, ni enrichir les pavés de ce Temple : on n'y remarque point des tableaux magnifiques, ni des ſtatues d'un métal précieux donnés par des pécheurs mourans ; tribut d'un aveugle deſir d'acquérir un Ciel, perdu ſans doute par les moyens employés pour l'obtenir. Les voûtes de ce ſaint édifice ſont auſſi ſimples que la piété qui l'habite : elles en retentiſſent mieux des loüanges du Créateur.

Si tu te tranſportois dans ces

murs ſolitaires où nous devons paſſer nos jours, ſi tu venois ſous ces dômes couronnés de pyramides, dont les voûtes reſpectables ſeroient environnées d'une nuit éternelle, ſans les vitres obſcures qui y laiſſent paſſer une foible lumiere ; tes yeux y répandroient un rayon conſolant, & des ſillons de gloire brilleroient autour de toi : mais maintenant nul objet agréable ne s'y préſente ; tout y eſt plongé dans une profonde mélancolie : on n'y entend que des gémiſſemens ; on n'y voit couler que des larmes.

Viens donc, ô mon pere, mon frere, mon époux, mon ami, mon maître ; que ta ſœur, ta fille, ta maîtreſſe, ton eſclave, puiſſe encore

en faveur de tous ces noms, exciter ta pitié pour elle. Rien ne peut plus me porter à la méditation, ni fixer mes deſirs inquiets : je ne ſuis plus même touchée de ce plaiſir ſimple & raviſſant que donne le ſpectacle de la Nature ; ces pins penchés ſur ces rochers, & dont un vent ſourd agite les feuillages ſombres ; ces ruiſſeaux ſerpentans qui tombent des montagnes ; ces eaux qui font retentir de leur murmure les grottes profondes ; ces petits lacs dont le ſouffle de la biſe ride la ſurface : tous ces objets autrefois ſi délicieux, ſi charmans pour moi, ne peuvent m'inviter au repos, ni détruire mes triſtes viſions. La noire mélancolie habite ces bois, ces ca-

vernes, & ces voûtes qui ne couvrent que des tombeaux. Elle répand autour d'elle un ſilence mortel; ſa préſence ténébreuſe attriſte; cette décoration jadis ſi riante, ternit l'éclat des fleurs, obſcurcit la verdure, & rend terrible le bruit des ondes qui ſe précipitent en murmurant. On ne reſſent plus par-tout qu'une ſecrette horreur. Je dois cependant reſter ici pour jamais : triſte & fatale épreuve de l'obéiſſance d'une amante ! La mort, la ſeule mort, peut rompre la chaîne qui m'y attache; j'y laiſſerai toutes mes fragilités; l'excès même de mon ardeur y finira : mes froides cendres y ſeront dépoſées, & j'attendrai pour les mêler avec les tiennes,

que ce ne ſoit plus un péché.

Ah, malheureuſe ! on te croit l'épouſe d'un Dieu, & tu n'es encore que l'eſclave de l'amour & d'un homme : ô Ciel ! daignez me ſecourir. Mais d'où s'éleve cette priere? Vient-elle d'un mouvement de piété ou de déſeſpoir ? Quoi ! dans ces lieux même, aſyle de la chaſteté, l'amour trouve-t-il un autel où brûlent ces feux criminels ? Je dois me repentir ; mais puis-je faire ce que je dois ? Je regrette l'amant, & je ne gémis pas du crime : je le vois, je le déſapprouve, & je brûle encore en le condamnant. Je me repens des plaiſirs où je me ſuis livrée, mais j'en ſollicite de nouveaux : tantôt les yeux

levés vers le Ciel, je pleure mon offenſe ; tantôt je ſonge à toi, & maudis l'innocence où j'aſpire.

Tout ne ſert qu'à augmenter mes tourmens, juſqu'à ma triſteſſe même, ſentiment ſi propre à rappeller ſans ceſſe le ſouvenir de ce qu'on adore. Rien n'eſt plus difficile à oublier ; eh ! comment puis-je déteſter mon péché ? la cauſe en eſt toûjours en moi. Dès que je veux la détruire, je ſens que j'en aime l'auteur. Comment ſéparer du crime l'objet que l'on chérit ? L'amour & le repentir ſe confondent toûjours.

Quelle entrepriſe pour un cœur auſſi touché, auſſi pénétré, auſſi perdu que le mien ! Quoi ! vaincre une paſſion ſi puiſſante ! Avant que

mon ame ait pû reprendre ſa tranquilité, quels combats entre l'amour & le devoir n'a-t-elle pas à livrer ? Combien de fois doit-elle ſe repentir, retomber, ſe déſeſpérer, regretter ſon amant, le dédaigner, faire tout, excepté de l'oublier ? Mais non : c'en eſt fait; je n'ai plus rien à craindre, tout eſt conſommé. Venez donc, mon pere, non touché encore de mes charmes, mais ravi de ma victoire; non ému par les ſens, mais inſpiré par le Ciel; venez m'enſeigner à ſoûmettre la nature, à renoncer à mon amour, à la vie, à moi, & à vous-même. Rempliſſez mon cœur de Dieu; lui ſeul peut vous y remplacer.

Ah ! mille fois heureuſe la deſtinée d'une femme qui s'eſt conſacrée à lui ! Vivant ſans reproche, & oubliant le monde qui l'a oubliée à ſon tour, ſon ame eſt un aſtre qui brille ſans tache. Si quelque deſir des choſes terreſtres s'éleve quelquefois dans ſon cœur, il eſt bientôt éteint par la ferveur de ſes prieres. Le travail & le repos diviſent & occupent ſon tems : un ſommeil doux & paiſible lui laiſſe la liberté de veiller & de prier. Ses deſirs ſont réglés, & ſes affections toûjours les mêmes : ſes larmes ſont ſes délices, & ſes prieres pénetrent les Cieux ; une grace divine l'environne ſans ceſſe de rayons éclatans : les Anges lui inſpirent les ſonges les plus doux

& les plus purs ; pour elle l'époux prépare l'anneau nuptial : des Vierges revétues de blanc, chantent des hymnes autour d'elle. Les roſes d'Eden qui ne ſe fanent jamais, fleuriſſent pour lui être préſentées, & les aîles des Séraphins répandent ſur elle les parfums les plus précieux. Elle meurt enfin au ſon des harpes céleſtes, & paſſera dans des régions éternellement heureuſes.

Que mon ame égarée eſt loin de joüir d'un état auſſi tranquile & auſſi parfait ! Que ſes raviſſemens ſont profanes, & même impies ! A la fin de chaque jour, mon imagination me retrace le jour de vengeance, où je fus enlevée : ma conſcience ſe taît alors ; & laiſſant par-

ler la nature, mon cœur tout entier revole vers toi avec volupté. Je maudis mille fois, & adore cependant le ſouvenir de cette nuit, où mes premieres faveurs .... Il ſe préſente toûjours malgré moi à mon eſprit : il eſt gravé au fond de mon cœur en caracteres ineffaçables ; image toûjours dangereuſe, toûjours chere, & toûjours renaiſſante. Mais non, cher Abailard, ce n'eſt point ton image, c'eſt toi-même ; je t'entens, je te vois, je parcours tous tes charmes ; mes mains empreſſées embraſſent ton fantôme pour le retenir. Je m'éveille, je n'entens & ne vois plus rien. Cette viſion charmante & cruelle s'enfuit : je te rappelle, & ne ſuis point en-

tendue ; j'étens mes bras, & ne ſaiſis qu'une ombre ; je referme les yeux pour ramener, pour fixer ce ſonge raviſſant. Revenez, douces illuſions, images trompeuſes de la volupté : mais je m'écrie en vain ; tout s'eſt diſſipé.

Il me ſemble quelquefois que nous errons enſemble à l'aventure dans des déſerts, & que nous pleurons nos malheurs. Soudain tu montes ſur une tour à demi détruite par le tems, autour de laquelle rampe le triſte lierre, ou ſur des rochers dont la cime ſourcilleuſe eſt ſuſpendue ſur la mer. Là tu ſembles me parler du haut des Cieux : mais les nuages nous ſéparent, les vagues mugiſſent, & les vents furieux

s'élevent. Je friſſonne d'horreur ; le ſommeil me quitte bruſquement ; je me retrouve au milieu des triſtes objets qui m'environneront toûjours, & en proie à des tourmens qui me ſuivent par tout.

Les deſtins toûjours trop cruels pour toi, l'ont été cependant encore plus pour Héloïſe : ils ne l'ont réduite qu'à une froide ſuſpenſion de plaiſirs & de peines. Ta vie eſt un calme profond : nulles paſſions ne troublent ton cœur : ſemblable maintenant à ce que la mer étoit, avant que les aquilons orageux euſſent reçû l'ordre de la troubler : ton état eſt paiſible, comme celui des eſprits qui voyent les Cieux ouverts.

Viens donc, cher Abailard ; qu'aurois-tu à craindre ? Le flambeau de l'amour ne brûle pas pour les morts : le danger de t'aimer & de te voir ne ſubſiſte plus. La nature a reçû en toi la plus cruelle injure. Malgré ta froideur, Héloïſe t'aime encore. O flamme toûjours durable, & cependant toûjours déſeſpérée, ſemblable aux lampes ardentes qui brûlent dans les tombeaux, & qui n'échauffent que des urnes glacées.

Quelles nouvelles viſions s'offrent encore à moi ? Partout où je tourne les yeux, partout où je porte mes pas, ces images cheres & dangereuſes me pourſuivent. Soit que je pleure ſur les tombeaux, ſoit que

je prie aux piés des Autels, elles faſcinent mes yeux, & jettent le trouble dans mon ame. Ton image eſt toûjours dans mon cœur entre le Ciel & moi : ſi j'entens chanter une hymne, je crois reconnoître ta voix : chaque mot dans mes prieres me coûte une larme. L'encens fume, l'orgue remplit l'oreille de ſes ſons harmonieux : mais une ſeule penſée qui te retrace à mon eſprit, me ramene à toi, & détruit toute cette pompe. A mes regards, Prêtres, cierges, temple, tout s'évanoüit pour moi ; & au moment même que les Autels brillent de mille feux, & que les Anges qui les environnent, ſont ſaiſis du plus

profond

profond reſpect, je ſuis noyée dans une mer de paſſions ardentes.

Mais, tandis que proſternée ici devant un Dieu jaloux, j'eſſuie les larmes que le repentir arrache de mes yeux; tandis que priant & tremblant, je me roule ſur la pouſſiere, & qu'une grace victorieuſe eſt prête à s'emparer de mon ame, viens, ſi tu l'oſes, tout charmant que tu me parois, viens t'oppoſer aux decrets du Ciel. Diſpute-lui mon coeur: viens avec des regards ſéducteurs effacer en moi l'image des félicités céleſtes, diſſiper ces chagrins, ces larmes, ces prieres, détourner de moi la grace, & rendre ma pénitence ſans fruit. Ecarte-moi de la

route des Cieux ; viens & m'arrache des bras de Dieu même.

Mais, que dis-je ? malheureuſe ! fuis-moi plutôt : que les montagnes s'élevent entre nous, & que les mers nous ſéparent : ne reviens plus : ne m'écris point ; efface même mon image de ton ſouvenir. Garde-toi ſurtout de partager aucun des tourmens que je reſſens pour toi : j'oublie tous tes ſermens, & ne veux plus même me ſouvenir d'Abailard. Qu'il s'efforce donc à haïr tout ce qui peut avoir quelque rapport avec moi .. Regards ſéduiſans, que j'ai ſi long-tems aimés, que je ne me rappelle que trop encore : délicieuſes idées où je m'arrêtois avec tant de volupté, diſſipez-

vous pour jamais. O vous, grace divine, vertu céleſte, tranquile oubli des ſoins de ce monde profane; eſpérance toûjours renaiſſante, fille du Ciel, & mere de la joie; & vous, Foi, qui conduiſez à l'immortalité, venez, entrez tous dans mon cœur, demeurez-y comme des hôtes doux & aimables : recevez & enveloppez-moi dans un éternel repos. La triſte Héloïſe étendue ſur une tombe, vous deſire & vous attend. Qu'entens-je? Eſt-ce le ſoufle des vents qui murmurent autour de moi, ou une voix qui retentit aux environs de ces murs, & qui m'appelle? Je crois déjà l'avoir entendue plus d'une fois. En effet, lorſque je gardois

pendant la nuit les lampes qui brûlent dans notre Temple autour des Sépulchres, il me ſembla au moment qu'elles expiroient, qu'une voix effrayante ſortoit du fond d'un tombeau : Viens, ma ſœur, me diſoit-elle, viens, ta place eſt ici; viens y demeurer pour toûjours. Je fus autrefois, comme toi, victime de l'amour : je tremblois, je pleurois, & je priois, comme toi. Je n'ai trouvé de calme que dans cet éternel ſommeil. Ici les malheureux ceſſent de ſe plaindre, & les amans n'y verſent plus de larmes ; la foible ſuperſtition y perd toutes ſes craintes : c'eſt là que Dieu plus indulgent encore que les hommes, nous pardonne nos fragilités.

O fantôme trop heureux, lui répondis-je ? écoutez-moi : je vous ſuis. Que les Anges me préparent leurs bocages odoriférans, leurs palmes céleſtes, & leurs fleurs toûjours fraîches. Je vais donc où les pécheurs peuvent trouver du repos, & où les Saints ne reſpirent que des flâmes épurées. Et toi, cher Abailard, rends-moi les derniers devoirs : adoucis-moi le paſſage de ce monde aux demeures céleſtes : vois mes levres tremblantes : ferme mes yeux déjà immobiles, & reçois mon dernier ſoûpir avec mon ame qui s'envole. Viens dans tes vêtemens ſacrés, le cierge dans ta main tremblante. Préſente la Croix à mes yeux entr'ouverts : enſeigne-

moi, & apprens de moi à la fois à mourir. Conſidere alors Héloïſe, que tu as tant aimée : ce ne ſera plus un crime de la regarder. Vois les roſes de mon teint ſe flétrir, & dans mes yeux languiſſans, la derniere étincelle de la vie s'évanoüir ; prens ma main, & la preſſe juſqu'à ce que tout mouvement de reſpiration ſoit ceſſé, & que je ne voye plus ce charmant Abailard, ſi tendrement chéri par Héloïſe. O mort ! tu ne nous prouves jamais ſi bien que nous ne ſommes que pouſſiere, que quand tu nous enleves à un objet trop aimé. Lorſque les deſtins détruiront ton être, & ces traits charmans cauſe de mon crime & de mes plaiſirs, puiſſes-tu ne point reſ-

ſentir les peines que fait ſouffrir le paſſage douloureux de la vie à la mort. Puiſſent tes ſoûpirs & tes gémiſſemens être alors ſuſpendus par une ſainte extaſe ! Que des nuages brillans deſcendent du Ciel, & que les Anges veillent autour de toi ; que des rayons de gloire partent des Cieux ouverts pour t'environner, & qu'une hiérarchie du premier ordre s'avance, t'embraſſe, t'enleve : & que Dieu te reçoive avec un amour pareil au mien.

Puiſſe un même tombeau réunir nos noms & nos cendres, & rendre ma tendreſſe auſſi immortelle que la Renommée ! Si dans les ſiecles à venir, deux amans voyageant enſemble viennent par haſard viſiter

les murs & les ſources du Paraclet ; ils inclineront leurs têtes en les approchant l'une de l'autre pour lire l'inſcription de notre ſépulchre ; & s'arroſant mutuellement des larmes qui couleront de leurs yeux, ils diront, touchés de la plus vive compaſſion : Ah ! puiſſions-nous n'être jamais auſſi malheureux que ces amans infortunés !

Si quelqu'un au moment même de la pompe la plus reſpectable du Sacrifice, jette un regard ſur la tombe qui couvrira nos froides cendres, il ſentira ſon cœur s'attendrir ; ſa penſée pour un inſtant ſera détournée du Ciel : il payera à l'humanité les larmes qu'il lui doit, mais elles lui ſeront pardonnées.

Si le deſtin faiſoit jamais reſſentir à quelque Poëte des maux pareils aux miens, & qu'il fût condamné à pleurer l'abſence de l'objet qu'il aimeroit, & à ſe retracer toûjours l'image des charmes qu'il ne pourroit plus revoir : ſi, dis-je, il a aimé auſſi long-tems & auſſi tendrement que moi, qu'il écrive notre funeſte & douloureuſe Hiſtoire. On appaiſera nos Manes en chantant dignement nos malheurs ; plus on en aura éprouvé de ſemblables, & mieux on pourra les célébrer.

OROONOKO,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

OROONOKO, fils du Roi d'Angola.

ABOAN, ſon Favori.

LE GOUVERNEUR DE SURINAM, pour les Anglois.

BLANDFORT, Lieutenant.

STANMORE, Officier.

UN CAPITAINE.

IMONIDE, femme d'Oroonoko, Eſclave ſous le nom de CLIMENE.

HABITANS & HABITANTES de la Colonie.

ESCLAVES, appartenans aux Anglois.

La ſcene eſt à Surinam, Colonie Angloiſe.

EXTRAIT
DE LA
TRAGÉDIE ANGLOISE
D'OROONOKO,

Par M. THO SOUTHERN.

Repreſentée au Théatre Royal en 1699.

ACTE PREMIER.

LEs trois premieres ſcenes ſe paſſent entre des perſonnages épiſodiques, qui ne tiennent preſque point au ſujet ; pendant le cours de l'action principale, ce ſont toûjours des ſcenes comiques entre les

mêmes perſonnages, dont l'intérêt, & l'intrigue, ſont ſéparés de l'action tragique : ainſi elles ſeront entierement retranchées de cet extrait.

SCENE IV.

LE GOUVERNEUR, BLANDFORT, LE CAPITAINE.

LE GOUVERNEUR.

LA fortune vous favoriſe toûjours, Blandfort, dans le partage des priſes.

BLANDFORT.

C'eſt que je tire pour mon Gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Je ne vous l'envie pas pour cette fois ; mais ſi elle m'avoit mieux trai-

té dans le dernier partage, la belle eſclave me ſeroit échûe. Oui, cette adorable Climene auroit été à moi.

BLANDFORT.

Vous l'aimez donc toûjours ?

LE GOUVERNEUR.

Plus que jamais : mais où ſont les nouveaux eſclaves, Capitaine ? ils ſont long-tems à venir.

BLANDFORT.

Quel eſt ce Prince qui eſt tombé dans le lot que j'ai tiré pour le Gouverneur ? Je dois le connoître, pour le traiter d'une façon convenable.

LE CAPITAINE.

Il porte ſur ſon front les marques d'une haute naiſſance ; mais ſa fierté & ſa vigueur vous donneront de la

peine : j'ai été forcé de le mettre dans les fers ; ſans cette précaution, le vaiſſeau n'auroit pas été en sûreté : vous devez y prendre garde.

BLANDFORT.

Mais qui eſt-il ? Et comment ſavez-vous que c'eſt un Prince ?

LE CAPITAINE.

Il eſt fils du fameux Roi d'Angola, Prince ſi redoutable ; ce fils étoit ſon Général. J'avois autrefois négocié avec lui, pour les eſclaves qu'il avoit pris ſur les Princes ſes voiſins, & j'y avois beaucoup gagné : mais la guerre étant finie, & le commerce ceſſé, j'ai tenté d'amener ce Prince avec moi.

LE GOUVERNEUR.

Comment avez-vous pû faire ?

BLANDFORT.

BLANDFORT.

Quoi ! enlever un Prince de ſon pays ? cela eſt impoſſible.

LE CAPITAINE.

Quoique difficile, enfin je l'ai fait ; c'eſt Oroonoko lui-même.

LE GOUVERNEUR.

Quoi Oroonoko ?

LE CAPITAINE.

Oui, lui-même : il étoit fort curieux de connoître les mœurs & les coûtumes des Européens ; & parce que je lui en rendois mieux raiſon qu'un autre, je gagnai ſa confiance & ſon amitié ; pour reconnoître cet honneur, je l'invitai avant mon départ, de venir ſur mon bord ; il n'étoit jamais entré dans aucun vaiſſeau ;

je lui avois fait préparer une fête ; il s'y rendit le ſoir, accompagné ſeulement de vingt perſonnes. Les liqueurs furent répandues avec profuſion ; & quand une partie de ceux qui l'avoient ſuivi, furent accablés d'ivreſſe, & plongés dans un profond ſommeil ; je les fis porter à terre, je gardai le reſte, & le Prince Oroonoko. C'eſt ainſi que je m'en ſuis rendu le maître.

BLANDFORT.

Oh, la barbare trahiſon ! Quoi, vous avez pû commettre cette lâcheté ?

LE GOUVERNEUR.

Mais, Capitaine, pourquoi, après toutes les peines que vous avez priſes, le mettez-vous au nombre des

autres Eſclaves, pour être partagé au même prix ?

LE CAPITAINE.

Je vais vous le dire franchement ; j'avois deſſein de le porter en Angleterre, pour le faire voir pour de l'argent ; mais j'ai eû tant de peine à le retenir, que je me tiens heureux d'en être défait. Ah ! les voici.

SCENE V.

LE GOUVERNEUR, BLANDFORT, LE CAPITAINE.

Les Eſclaves hommes, femmes, enfans, paſſent deux à deux ſur le théatre, ainſi que les ſuivans d'Oroonoko, & Oroonoko ſeul à la ſuite chargé de chaînes.

BLANDFORT.

VOilà donc ces malheureux eſclaves vendus, eux & leur poſtérité, pour être ſoûmis à la volonté & au caprice d'un maître. O miſérable condition ! Cependant il y en a une partie qui ne connoît pas d'autre état ; ils étoient nés eſclaves, ils ne font que changer de maître :

mais un Prince né pour commander, trahi, & vendu : mon cœur s'attendrit à cette cruelle image !

LE CAPITAINE.

Vous le voyez, il approche, observez-le, je vous prie.

OROONOKO.

C'eſt donc ainſi, lâche, que tu as gardé ta parole avec moi ?

LE CAPITAINE.

Je ſuis chrétien ; ainſi je ne la devois pas garder à un idolâtre.

OROONOKO.

Tu es chrétien ; ton Dieu t'enſeigne donc à manquer de foi ; ſi cela eſt, je ne te maudis plus, il te trompera apparemment, comme tu m'as

trompé. O vous, mes fideles compagnons [*en les embraſſant.*] d'une meilleure fortune paſſée, nous voici maintenant compagnons eſclaves; c'eſt peut-être notre dernier adieu: ſoyez certains d'une ſeule choſe, c'eſt qu'en quelque pays que le ſort nous eût jettés, nous ne pouvions tomber dans de plus indignes mains.

Tous les Eſclaves ſortent, excepté Oroonoko.

LE CAPITAINE.

Vous voyez, Gouverneur, quel eſt ſon caractere; mais j'ai pris ſoin, qu'aucun de ſes ſuivans ne tombe dans le même lot, pour éviter toute entrepriſe de révolte.

OONOKO.

Vivre toûjours dans la crainte, eſt bien le ſort d'un traître : c'eſt ce qui me vengera de mes chaînes ; puiſque tu me crains, même lorſque je n'ai plus aucun pouvoir ; tu manques à cette bonne foi qui fait la proſpérité & la tranquilité des hommes ; tu ſeras abhorré, & chaſſé de la ſociété. Je vois mon malheureux deſtin, il faut m'y ſoûmettre.

LE GOUVERNEUR.

Qu'on retire ſes chaînes ; vous êtes tombé dans de plus nobles mains que vous ne penſez. Vous ſerez mon eſclave, mais j'en uſerai bien ; & Blandfort, en mon abſence, aura ſoin de vous. Votre action, Capi-

taine ; ne ſera pas approuvée, comme vous le croyez.

LE CAPITAINE.

J'ai de l'argent ; que le monde diſe ce qu'il voudra, je m'en embarraſſe peu.

OROONOKO.

Je voudrois m'oublier moi-même : j'eſpere que ce chrétien, qui ne vouloit que de l'argent, n'en dira pas davantage, & que je pourrai n'être pas connu.

SCENE VI.

Les habitans viennent pour voir Oroonoko, & demeurent étonnés ; Blandfort veut les écarter.

LE GOUVERNEUR, BLANDFORT, OROONOKO.

OROONOKO.

LAiſſez, laiſſez-les ſe ſatisfaire ; je ſuis infortuné, mais je ne ſuis pas honteux. Non : non : c'eſt à ce chrétien qui m'a trahi à rougir. Je ſuis prêt, où faut-il aller ? Diſpoſez de moi, vous êtes le maître de mon ſort ; quel qu'il ſoit, il faudra bien s'y ſoûmettre.

BLANDFORT.

Vous ſerez bien traité.

OROONOKO.

Que cet habit d'eſclave me convient bien maintenant ! La vie dure, les fouets, & les chaînes peuvent bien bleſſer cette fragile chair, & plier ce corps ſous leur fardeau; mais il eſt une plus noble partie de moi-même, hors de votre atteinte, que vous ne dompterez jamais.

BLANDFORT.

Vous n'éprouverez rien de cruel : nous ne ſommes pas tous des monſtres : vous paroiſſez ne vouloir pas être connu; ainſi il faut fixer votre nom : vous porterez celui de Céſar.

OROONOKO.

Je ne puis être que moi-même; vous m'appellerez comme il vous plaira.

LE GOUVERNEUR.

Céſar eſt un nom, propre pour ſon caractere.

OROONOKO.

Céſar étoit donc un eſclave ?

LE GOUVERNEUR.

C'étoit un grand conquérant, mais malheureux, par ſes amis.

OROONOKO.

Ils étoient donc chrétiens ?

LE GOUVERNEUR.

Non.

OROONOKO.

Cela me paroît étrange.

LE GOUVERNEUR.

Il fut aſſaſſiné par eux.

OROONOKO.

J'accepte donc ce nom avec plaiſir, ici ; mais je vivrai.

BLANDFORT.

Oui, mais pour être plus heureux.

OROONOKO.

Eh! que ferez-vous de moi?

BLANDFORT.

Je vous accompagnerai, je vous ſervirai en tout.

ACTE II.

SCENE II.

OROONOKO, BLANDFORT.

OROONOKO.

NE convenez-vous pas que j'ai de grandes raiſons de me défier de vos proteſtations d'amitié?

BLANDFORT.

Je l'avoüe.

OROONOKO.

Le traître qui m'a vendu m'en juroit autant.... mais je ne ſai pourquoi j'ai plus de penchant à vous croire.... Seroit-ce parce que je ſuis tombé dans une condition ſi vile, & que je n'ai plus rien à craindre..? Non, c'eſt un mouvement plus noble... c'eſt qu'étant juſte moi-même, je penſe toûjours que les autres le ſont auſſi. Ce ſentiment me porte à vous croire.

BLANDFORT.

Vous le pouvez en toute sûreté.

OROONOKO.

Je vous crois donc; vous ſavez mon aventure: vous dites que vous vous intéreſſez à mes malheurs, & que

vous voulez être mon ami ; c'eſt un titre qui vous apprendra ce que vous vous devez à vous-même & à moi.

BLANDFORT.

Soyez aſſûré que j'employerai tout mon crédit auprès du Gouverneur, & que je chercherai tous les moyens pour vous remettre en liberté.

OROONOKO.

Mes malheureux & braves amis ſont ſans doute dans les chaînes ; ils n'auront pas trouvé un maître tel que vous : puis-je vous demander ce qu'ils ſont devenus ? peut-être ne le devrois-je pas, mais pardonnez à un étranger, qui veut connoître toutes ſes infortunes ?

BLANDFORT.

Je m'en informerai, & j'aurai ſoin

qu'ils ſoient bien traités.

OROONOKO.

Vos offres obligeantes commencent à ſoûlager mon cœur; je ſens l'eſpérance renaître : mais vos ſoins généreux, hélas, ne peuvent rien ſur le plus cruel de mes malheurs !

BLANDFORT.

Puis-je ſavoir, Seigneur?....

OROONOKO.

Hélas! Vous ne pouvez pas rappeller les morts à la lumiere; vous ne pouvez pas arrêter les aîles du tems, ni me rendre les heures, les jours, & les années qui faiſoient mon bonheur ! Vous ne pouvez donc rien pour moi. [*Il ſe proſterne à terre.*] O Dieu, que j'adore ! ô toi, Soleil

toûjours brillant de gloire ! Si elle eſt encore ſur terre, prête-moi un de tes rayons, qui éclaire, & qui voit tout, pour me conduire à elle : ou ſi la Déeſſe ta ſœur a choiſi ſa beauté pour en faire une étoile, dis-moi où elle brille, afin que je puiſſe paſſer les nuits à la conſidérer.

BLANDFORT.

Que faites-vous, Seigneur, & d'où vient cette poſture ?

Il le releve.

OROONOKO.

Je vous afflige, & je vous importune ſans doute; mais mon cœur eſt ſi plein de ſa douleur, qu'il ne peut retenir ſes gémiſſemens. Un objet, plus précieux pour moi que ma li-

berté,

berté, mon pays, mes amis, & ma vie : la plus tendre, la plus aimée, & la plus aimable femme, je l'ai perdue pour toûjours.

BLANDFORT.

Que je vous plains ! mais je n'oſe vous demander que ce qu'il vous plaira de me dire. Si cependant vous me croyez propre à vous ſoûlager, dites-moi tous vos malheurs ; je vous promets de les partager, ſi je ne peux pas les adoucir.

OROONOKO.

Que je ſerois heureux dans mon infortune, d'avoir trouvé un ami qui voulût bien m'entendre parler jour & nuit de mon Imonide ! c'eſt le nom de cette tendre épouſe. Je vous

dirai tout ; ſoyez, je vous prie, attentif & diſcret.

BLANDFORT.

Vous pouvez compter ſur moi.

OROONOKO.

Il y avoit à la Cour de mon pere un Etranger, il étoit blanc ; c'étoit le premier que j'euſſe vû : il changea ſes Dieux pour les nôtres, & ſes vertus & ſon courage le firent choiſir par mon pere pour commander ſes armées. Je ſervois ſous lui : un jour de combat, lorſqu'il marchoit devant moi, il reçut dans la poitrine un dard empoiſonné que l'ennemi m'avoit deſtiné ; il mourut dans mes bras.... Je vous ai peut-être déjà ennuyé par mon récit.

BLANDFORT.

Non : je vous prie de pourſuivre ; je m'intéreſſe à tout ce qui vous touche.

OROONOKO.

Il laiſſa une fille unique, qu'il avoit amenée avec lui à Angola : quand je revins à la Cour, après une heureuſe victoire, l'humanité m'obligea d'aller prendre part au chagrin de cette malheureuſe fille, qui n'avoit perdu ſon pere, que pour m'avoir ſauvé la vie. Je lui préſentai tous les eſclaves que j'avois faits dans le combat, pour tâcher de la conſoler, & d'appaiſer les manes de ſon pere. Mais quand je la vis, & que je l'eus entendu parler, ſa beauté & ſes graces me rendirent moi-même ſon

eſclave. Je lui offris ma main pour réparer cette perte : ſon reſpect, ſa rougeur, & ſon embarras, me charmerent encore plus. L'amour qui m'avoit ſoûmis, m'inſpira un langage ſi tendre, que j'adoucis ſon cœur : nous ne parlâmes plus que d'amour.

BLANDFORT.

Vous étiez heureux alors.

OROONOKO.

Oh ! j'étois trop heureux ; je l'épouſai ; &, quoique la Loi de mon pays autoriſe la pluralité des femmes, je jurai bien en moi-même de n'avoir jamais qu'elle... Elle devint groſſe, & je devins encore plus heureux, ô ma chere Imonide ! Mais cette félicité ne pouvoit durer : ſa fatale beau-

té fut connue de mon pere ; il l'envoya chercher : pour ſe défendre de toute violence, elle avoüa qu'elle étoit ma femme. Le Roi devint furieux de ne pouvoir ſatisfaire ſa paſſion, & pour s'en venger, l'empoiſonna, ou la fit enlever, afin de m'ôter toute eſpérance de la revoir jamais.

BLANDFORT.

Oh ! le plus barbare des peres : ce recit m'afflige, autant qu'il m'étonne.

OROONOKO.

Je vous ai tout dit ; je ne vous ennuierai pas davantage de mon infortune : je n'ai plus pour moi que des ſoûpirs, ce ſera toute ma reſſource.

SCENE III.

OROONOKO, BLANDFORT, STANMORE.

STANMORE, *en parlant à Blandfort.*

LE Gouverneur eſt actuellement à la plantation, il vous prie d'amener avec vous le Prince eſclave ; il veut lui faire voir la belle eſclave, pour ſavoir ſon opinion ſur ſa beauté.

OROONOKO.

Eſt-il ſon amant ?

BLANDFORT.

Il le dit ainſi ; il flate cette belle eſclave qui m'appartient, & l'appelle ſa maitreſſe.

OROONOKO.

Quoi ! il prétend la flater en l'ap-

pellant ſa maitreſſe. Cet orgueilleux homme me fait pitié : quoi ! il croit indigne de lui d'être amoureux : mais, quoiqu'elle ſoit eſclave, elle peut mériter plus que lui.

BLANDFORT.

Vous en jugerez par vous-même, quand vous l'aurez vûe.

OROONOKO.

Je vais donc avec vous.

SCENE IV.

LE GOUVERNEUR, *ſuivi de la belle Eſclave.*

LE GOUVERNEUR.

JE vous ai interrompue, ma belle Climene; mais continuez, j'entendrai

avec plaiſir votre chant; il me paroît auſſi plaintif & auſſi tendre, que celui du roſſignol : mon cœur s'attendrit en vous écoutant.

IMONIDE.

Hélas ! j'ai aſſez de ſujets triſtes à chanter, & de larmes à répandre, ſi cela vous plaît.

LE GOUVERNEUR.

Vous ne devez plus en verſer; je viens pour les eſſuyer, & pour bannir tous vos chagrins. Regardez-moi, avec des yeux doux & favorables. Je viens vous offrir votre liberté, & vous déclarer que je ſuis moi-même votre eſclave. Quoi ! vous me fuyez.... Vous avez des graces dans tout ce que vous faites;

je vais donc prendre votre belle main ; je ſais bien que par modeſtie vous la retirerez : mais vous me ſauriez mauvais gré, ſi je la laiſſois aller ; ainſi je vous ferai un peu de violence, pour vous plaire davantage.

Elle retire ſa main avec force ; il la reprend, & veut la baiſer.

IMONIDE.

Vous m'arracheriez plutôt la vie ; c'eſt ce que je vous ſacrifierai le plus aiſément.

Elle ſort. Blandfort entre.

SCENE V.

LE GOUVERNEUR, OROONOKO, BLANDFORT.

BLANDFORT.

AH! Gouverneur, nous vous troublons peut-être. Votre maitreſſe vous a quitté : vous lui faiſiez l'amour ; elle vous remercioit, ſans doute, de l'honneur que vous lui faiſiez.

LE GOUVERNEUR.

Elle eſt inſenſible à tout ce que je lui dis ; & quand je lui parle, elle ne répond que par des ſoûpirs & des larmes.

BLANDFORT.

N'avez-vous point appris la cauſe

de ſes chagrins, par les autres eſclaves.

LE GOUVERNEUR.

Quelques-unes, qui la haïſſent, parce qu'elles voyent qu'elle eſt mieux traitée qu'elles, diſent qu'elle eſt groſſe.

OROONOKO.

Pauvre malheureuſe ! s'il eſt ainſi : que je la plains ! elle a peut-être perdu un mari qui lui étoit cher : vous ne pouvez la blâmer.

LE GOUVERNEUR.

Quand cela ſeroit, je l'aimerois toûjours, & cela ne m'empêcheroit pas de la prendre. Blandfort, je vous donnerai dix eſclaves pour elle.

BLANDFORT.

Je ne vous la donnerois pas, à pré-

ſent, contre ſa volonté ; vous l'aimez, & nous connoiſſons vos deſirs. Si elle étoit en votre pouvoir, vous ſeriez trop tenté d'oublier les droits de la nature ; vous agiriez avec violence, & vous vous en repentiriez.

OROONOKO.

Vous parlez comme un Dieu, vous protégez le foible ; mais l'honneur qu'elle recevra de l'alliance du Gouverneur, l'engagera peut-être à conſentir à ſon bonheur. Voyons donc cette merveille.

LE GOUVERNEUR.

Vous avez un cœur, vous devez prendre garde à vous ; car elle a des yeux auxquels on ne peut réſiſter.

OROONOKO.

J'ai un cœur, il eſt vrai; mais s'il étoit capable de rompre ſes premiers nœuds, mes mains le déchireroient. O mon Imonide! vivante, ou morte, je ſerai toûjours à toi.

BLANDFORT.

J'entens les eſclaves qui ont fini leurs ouvrages, & qui commencent leur divertiſſement du ſoir. Tous les hommes aiment la belle Climene, & les femmes la haïſſent: ils eſſayent à diſſiper ſes chagrins par leurs chants, & leurs danſes. Elle eſt peut-être parmi eux: nous la verrons.

On voit tous les eſclaves danſans, & chantans; une eſclave chante deux ariettes.

Pendant ce divertiſſement, pluſieurs habitans entrent avec leurs épées tirées. On entend une cloche ſonner l'allarme, on avertit que les Indiens viennent pour les attaquer ; on les voit entrer, ils veulent enlever les femmes ; Oroonoko à la tête des habitans met en fuite & tue une partie des Indiens.

SCENE VI.

IMONIDE *ſeule.*

QUe je ſuis tourmentée, hélas! par mon malheureux deſtin : je ne puis trouver un inſtant de repos. Soit que je tombe entre les mains des Indiens, ſoit que je reſte dans celles des Anglois, je ſerai toûjours eſclave : mais qu'importe à qui j'ap-

partienne, puiſque je ne ſuis plus à mon royal maître.... Je ne ſuis plus ſa femme : oh funeſte, & cruelle penſée ! Non : je le ſerai toûjours, jamais il ne ſortira de mon cœur, quoique ſéparés peut-être pour toûjours. *Elle ſe retire dans un coin du théatre.*

SCENE VII.

LE GOUVERNEUR, OROONOKO, BLANDFORT, & IMONIDE.

LE GOUVERNEUR.

O Vous, le plus brave de tous les hommes ! plus grand que Céſar même; quoi, avec vos ſeules armes, vous nous avez ſauvés tous ? Rece-

vez notre humble reconnoiſſance.

Ils ſe mettent à ſes genoux.

Que pouvons-nous faire, pour vous remercier d'un ſi grand ſervice. La belle Climene va venir elle-même...

Elle avance les yeux baiſſés, & occupée de ſes chagrins.

mais je la vois; levez les yeux, belle Climene, & voyez notre libérateur.

OROONOKO.

Dieux ! Que vois-je ?

BLANDFORT.

D'où vient cet étonnement ? Vous frémiſſez.

OROONOKO.

O vous, Dieux qui gouvernez ce grand monde, & qui opérez tant de merveilles, ſeroit-il poſſible ?

Répondez-

Répondez-moi, vous tous qui la voyez, n'êtes-vous pas frappés de ſurpriſe ainſi que moi?

Il regarde toûjours fixement ſur elle.

Mon ame eſt prête à ſe détacher de mon corps: je demeure immobile, & je meurs de plaiſir. Mais c'eſt une illuſion; non: ce n'eſt que l'image trompeuſe de ma chere Imonide...

Elle tombe évanoüie, en le regardant toûjours.

Ah! elle expire. Oui, c'eſt elle: c'eſt ma chere Imonide: mon cœur me le dit aſſez. Je la ſens toute entiere dans chaque partie de moi-même. Oh! laiſſez-moi la prendre dans mes bras; que je lui rende cette même vie qu'elle vient de ranimer dans mes veines.

LE GOUVERNEUR.

Que je ſuis étonné !

OROONOKO.

Imonide, ah ! ma chere Imonide ; c'eſt ton Oroonoko qui t'appelle.

IMONIDE.

Oroonoko. Ah ! je ne puis le croire ; mais cette voix, ces traits... Non : je ne puis plus m'y méprendre.

Elle court embraſſer Oroonoko.

OROONOKO.

Non : tu n'es point trompée ; je ſuis tout à toi, ton Oroonoko, tout ce que tu ſouhaitois, ton tendre époux.

IMONIDE.

Oui, tous mes deſirs ſont remplis, puiſque je te revois ; de ce mo-

ment ſeulement, je reprens la vie. Je puis donc me livrer à toute ma joie ; elle étoit ſi grande, que je ne pouvois la croire, quoique je ſois dans tes bras.

OROONOKO.

Et bien plus dans le fond de mon cœur. Je ſuis ce tréſor ſacré de ton amour ; ſi, pendant ton abſence, j'en ai rien diſſipé, ſi j'ai formé quelque ſouhait, & ſi j'ai pouſſé quelque ſoûpir, qui ne fût pas pour toi ; puiſſé-je être condamné à te ſouhaiter & à ſoûpirer en vain pour toi, toute ma vie, ſans que tu en aies aucune pitié.

IMONIDE.

Hélas ! je te crois : je te connois

trop, pour en douter. Si ces triſtes yeux, depuis notre infortune, ſe ſont ouverts à quelque conſolation, & ont jamais ſouhaité d'autre bonheur, que de te revoir; puiſſent-ils être éteints pour toûjours, & être privés du ſeul bonheur que je peux avoir, de te voir, & de te retrouver.

OROONOKO.

Oh! ma chere Imonide, notre ſéparation ſemble nous avoir encore rendus plus chers l'un à l'autre. J'ai retrouvé la brillante étoile, qui guidera mes pas au ſuprême bonheur; je ne la perdrai plus. O vous, Gouverneur, & vous mon ami, vous êtes ſurpris de l'excès de nos raviſſemens: mais je n'ai plus que des graces à vous rendre, d'avoir été

les inſtrumens de notre bonheur, puiſque c'eſt par vous que nous nous ſommes retrouvés. Oui, j'ai retrouvé mon Imonide, j'ai à préſent tout ce que je deſirois.

LE GOUVERNEUR *à part.*

Je vois qu'elle a retrouvé ſon époux, mais pour cela je ne la perdrai pas.

BLANDFORT.

Seigneur, nous vous félicitons tous, & moi de tout mon cœur : mais comment cela eſt-il arrivé ?

OROONOKO.

Ce récit emporteroit un tems qui nous eſt trop précieux à préſent : j'ai mille choſes à lui demander, & elle n'en a pas moins, je crois, à me dire, & à apprendre de moi ;

j'oublie même maintenant que le Capitaine m'a trahi; je commence à croire que vous n'avez été que le miniſtre du deſtin qui avoit réſolu de nous raſſembler ici.

IMONIDE.

Comment t'exprimerai-je les tranſports de ma joie ? ils ſont bien au-deſſus de ceux qu'on reſſent, quand la fortune nous comble de ſes faveurs ineſpérées.

OROONOKO.

Que la fortune favoriſe qui elle voudra; notre ſeule proſpérité ne conſiſte que dans notre amour. Il ſuffit, pour nous rendre heureux. Le petit coin de terre où je te retrouve, eſt plus précieux pour moi, que la vaſte

étendue du Royaume de mon pere. Ici je regne dans les délices, ton amour eſt mon empire, & ton cœur mon trône.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ABOAN, *favori d'Oroonoko, & pluſieurs eſclaves des Anglois*, HOTMAN *eſclave.*

HOTMAN.

QUoi! toûjours eſclaves, & eſclaves de lâches, qui ne ſavent pas ſe défendre eux-mêmes?

ABOAN.

Qui eſt ce drole-là? Il parle comme

s'il connoiſſoit notre deſſein, il n'eſt pas cependant des nôtres, il anime ſa troupe.

HOTMAN.

Je crois, camarade, que vous ſouffrez autant que nous de toutes ces indignités; voulez-vous entrer dans notre parti? mais retirons-nous à côté, & parlons bas, crainte d'être entendus par nos tyrans; ſouffrirez-vous plus long-tems de gémir ſous les foüets comme les chiens qui n'ont d'autre reſſource que de lêcher leur plaie? Nous ſommes tous malheureux; nous en tiendrons-nous toûjours à maudir les auteurs de nos tourmens?

ABOAN.

Y a-t-il long-tems que vous êtes dans l'eſclavage?

HOTMAN.

Depuis pluſieurs années.

ABOAN.

Et depuis ce tems-là, vous vous contentez de vous plaindre ?

HOTMAN.

Ce n'eſt pas ma faute ; je voudrois animer les eſprits de mes camarades, mais je ſuis ſeul.

ABOAN.

Vous ſentez-vous capable de conduire une conſpiration ?

HOTMAN.

Oh, ſi je pouvois déterminer mes camarades, j'ai du courage, une ame de feu, qui ne reſpire que la vengeance. Je me mettrois à la tête

de ce corps.... Que ne puis-je voir ce jour-là !

ABOAN.

Ce tems peut arriver, tenez-vous prêt.... il me ſemble que cet homme parle beaucoup; je veux le connoître plus à fond, avant de m'y confier. *Blandfort entre.*

SCENE II.

BLANDFORT, ABOAN, HOTMAN.

BLANDFORT.

Y a-t-il parmi vous quelqu'un qui appartienne à Oroonoko? qu'il s'avance, & vienne avec moi.

ABOAN.

Je ſuis à lui, & mon nom eſt Aboan.

BLANDFORT.

C'eſt vous que je cherche, ſuivez-moi.

SCENE III.

OROONOKO, IMONIDE.

OROONOKO.

JE ne puis blâmer mon pere de vous avoir aimée : quoique ce ſoit la ſource de nos malheurs, c'eſt la faute de la nature, de vous avoir fait trop ſemblable au Soleil ; l'adoration du genre humain vous eſt dûe : il avoit des yeux, ſon ame n'a pû réſiſter au pouvoir de vos charmes. C'eſt pourquoi je lui pardonne ſon amour : mais quand je ſonge à ſa barbarie ; qu'il vous a expoſée à

ſouffrir l'eſclavage, parce que vous étiez à moi ; je voudrois, je vous l'avoue, oublier que je ſuis ſon fils, & pouvoir me venger de ſa tyrannie.

IMONIDE.

Je lui pardonne tout puiſque je vous ai retrouvé ici : mais les Dieux ſeuls ſavent ce qui nous eſt réſervé. Si je juge de l'avenir, par le paſſé, notre deſtin nous prépare de grands événemens. Tout ſera pouſſé pour nous à l'extrémité ; ou nous ſerons extrèmement heureux, ou extrèmement malheureux.

OROONOKO.

Je ne vois, dans ce moment, que mon bonheur.

IMONIDE.

Mais je crains bien qu'il ne dure pas.

SCENE IV.

OROONOKO, IMONIDE, BLANDFORT, ABOAN.

BLANDFORT.

SEigneur, voici un préſent que je vous fais.

OROONOKO.

C'eſt Aboan.

ABOAN.

Oui, mon royal maître, c'eſt votre plus humble eſclave.

OROONOKO.

Non : tu es mon vertueux & courageux ami ; tu vois ce digne homme, il prévient toûjours mes deſirs ; j'ai ſouhaité de te voir, & il t'a ame-

né. Tu parois ſurpris, mais c'eſt-là que tu dois porter tes reſpects. [*Il lui montre Imohide ; Aboan ſe jette à ſes piés.*]

[*A Blandfort.*] Mais comment reconnoître tous ces ſervices?

BLANDFORT.

Croyez-moi : attaché à vos intérêts, confiez-vous à moi, & je ſuis aſſez récompenſé. J'ai eu ſoin de vos autres ſuivans, ils ſeront bien traités; celui-ci reſtera avec vous tant que vous ſerez ici. Vous ne devez plus penſer que vous ſoyez en eſclavage : mais vous avez des ennemis, qui vous regardent comme dangereux ; ils obſervent vos démarches, prenez-y garde, & n'entreprenez rien contre cette colo-

nie. Je vous laiſſe, & ſoyez sûr que je travaillerai à votre liberté.

OROONOKO.

Je vous remercie de cet avertiſſement.

SCENE V.

OROONOKO, IMONIDE, ABOAN.

ABOAN.

IL vous parle comme un ami, mais s'il n'en avoit que l'apparence?

OROONOKO.

Oh! non, je ne puis le ſoupçonner; mais que me ſerviroit de douter de ſa fidélité?

ABOAN.

Pouvez-vous compter ſur la liberté

qu'il vous promet ? il ſeroit bien plus sûr de chercher à vous la procurer vous-même, & à mes compagnons malheureux.

OROONOKO.

Que veux-tu me propoſer ? nous devons attendre & prendre patience. (*Se tournant vers Imonide.*)

ABOAN.

Ah ! Seigneur ; dans un autre tems, vous l'auriez penſé vous-même ; mais je vois qu'à préſent l'amour ſeul occupe votre ame.

OROONOKO.

Eh ! peux-tu m'en blâmer ?

ABOAN.

Seigneur, nous avons une paſſion

à ſatisfaire, qui doit maintenant l'emporter ſur l'amour ; c'eſt une brave vengeance. Si vous diſiez un mot, cette fureur pourroit s'allumer parmi nous & les autres eſclaves ; nous briſerions nos chaînes, & combattrions pour notre liberté. Vous avez vû la foibleſſe de ces habitans ; nous pouvons former un corps plus fort qu'eux ; nous n'avons beſoin que de vous, pour être notre chef.

OROONOKO.

Quel eſt donc ton deſſein ?

ABOAN.

D'égorger tous nos tyrans.

OROONOKO.

Et tu veux que je conduiſe cette indigne entrepriſe ?

ABOAN.

Vous la nommerez comme il vous plaira ; mais je crois tout permis pour ſa propre défenſe, & ſa liberté.

OROONOKO.

Je ne puis me préter à ce cruel deſſein ; je t'ordonne même de ne m'en plus parler.

ABOAN

Souvenez-vous donc, Seigneur, que vous êtes eſclave, vous qui êtes né pour commander. Depuis le moment que j'ai été chargé de chaînes, j'ai toûjours ſongé à les briſer ; les vôtres vous paroiſſent-elles plus légeres ?

OROONOKO.

Je ſens toute l'horreur & l'abaiſſe-

ment de ma condition, auſſi vivement que toi : je la ſens pour ma chère Imonide, & pour moi : mais, quoique je déſire ardemment ma liberté, je ne voudrois pas l'acheter par une action auſſi lâche que celle de ce chrétien. Ils n'auront pas à nous reprocher d'avoir mérité nos tourmens par nos crimes. Si nous ſommes eſclaves, ce n'eſt point eux qui nous les ont faits. Ils nous ont acheté ſur la bonne foi du commerce, ainſi que nous les gagnons par le droit de la guerre entre nos voiſins. Ne t'y trompe pas, nous leur appartenons comme leur propre bien ; ils pourroient encore nous traiter plus mal, nous n'aurions pas droit de nous plaindre.

ABOAN.

Seigneur, vous ne connoiſſez pas les tourmens qu'ils nous font ſouffrir ; nous portons des fardeaux, que les bêtes ne pourroient porter. La moindre faute eſt punie avec la plus grande cruauté. Si vous voyiez ces ſupplices, votre cœur ſeroit pénétré de douleur : hélas ! ſi vous ſaviez combien de malheureux levent leurs mains ſuppliantes, pour avoir quelque ſoûlagement....

OROONOKO.

J'ai grande compaſſion de leurs peines, & je ſouhaiterois pouvoir avec juſtice les en délivrer ; mais tu vois les obligations que je leur ai, pour moi & mes amis. Ils me prévien-

nent ſur mes beſoins, & je ſuis avec ma chere Imonide.

[*En l'embraſſant.*]

ABOAN.

Ainſi vous reſterez content, vous oubliant vous-même, dans les bras de l'amour; & les enfans que vous aurez ſerviront à augmenter le nombre de leurs eſclaves.

OROONOKO.

Que dis-tu?

ABOAN.

Oui, Prince, ces héritiers d'un grand empire, & la derniere eſpérance de votre Maiſon, naîtront pour ſervir leur vanité, & être leurs eſclaves.

OROONOKO.

Quoi, Imonide, ſeroit-il poſſible?

Quel trait vient me frapper !

IMONIDE.

Je ne vois nulle sûreté avec eux ; j'ai long-tems ſouffert les peines d'une mere, & je vois que je ne ſerai pas long-tems, ſans mettre au jour le fruit de nos amours. Donnez-moi la mort tandis que je joüis du bonheur d'être aimée de vous, plutôt que de me laiſſer vivre pour me haïr peut-être ; car je ſuis la ſeule cauſe de tous vos malheurs.

OROONOKO.

Quoi ! ce cher enfant, ma ſeule eſpérance, qui a été créé Prince, deviendroit eſclave ! Quoi, le thréſor de ce Temple, né pour faire la fortune d'un Royaume, tomberoit dans

de ſi viles mains, pour être employé aux uſages les plus profanes !

ABOAN.

Oui, Seigneur, vous devez vous y attendre; &, tandis qu'il en eſt encore tems, prévenez ce malheur. Vous m'ordonnez de prendre patience, & de compter ſur la parole de ces gens, qui ne connoiſſent d'autre lien que leur intérêt; & quel intérêt peuvent-ils avoir à nous procurer la liberté, & perdre un nombre d'eſclaves? Je veux que cet homme, qui ſe dit votre ami, vous ſoit fidele; mais il eſt ſeul dans un gouvernement, où il dit lui-même que vous avez des ennemis qui vous peignent comme dangereux, & qui vous obſervent. Hélas! Seigneur,

s'ils veulent vous faire paſſer pour criminel, ils trouveront l'art de vous faire donner dans quelque piége pour vous perdre, & alors vous ſerez expoſé à toute la cruauté de leur reſſentiment.

IMONIDE.

Ainſi tous vos amis, & moi la premiere, ſeront ſéparés de vous, privés de tout ſecours, & miſérables. Je vivrai donc, hélas! pour voir encore tous ces malheurs.

OROONOKO.

Non, ma chere Imonide, cela n'arrivera point.

ABOAN.

Vous vous perſuadez que le Gouverneur vous accordera votre li-

berté ; je crains bien plutôt qu'il ne vous apporte d'autres ſujets de peines. Il eſt jeune, emporté & amoureux : il ſe ſervira de ſon pouvoir pour remplir ſes deſirs. Qui pourra l'arrêter, ſi, dans ſon emportement, il vouloit arracher de vos bras ma royale maitreſſe ?

OROONOKO.

Ah ! tu m'as frappé par l'endroit ſenſible ; je ſens ma fureur s'allumer : ſemblable au lion qui s'éleve dans la caverne, dont les rugiſſemens font trembler les forêts, mon cœur enflé de rage ſe fait ſentir dans tout mon corps, mes eſprits s'échauffent à cette allarme : parle, que faut-il faire ? Dans quelle conſpiration faut-il m'engager ? J'entreprendrai tout

à préſent, puiſque c'eſt la cauſe de l'amour & de la liberté.

ABOAN.

Je retrouve donc mon cher maître; & puiſque nous l'avons à la tête de notre entrepriſe, le ſuccès n'en peut manquer. J'ai raſſemblé les eſclaves les plus déterminés, & qui ſentent le plus les malheurs de leur état; ils ont chacun leur troupe.

OROONOKO.

Avertis-les; s'ils ſont bien réſolus, je les conduirai.

ABOAN.

J'ai choiſi ceux qui doivent vous ſuivre.

OROONOKO.

Je mets cependant cette condition,

c'eſt qu'en travaillant à notre liberté, nous épargnerons le ſang, autant qu'il ſera poſſible.

ABOAN.

Vous commanderez, & nous obéirons tous.

SCENE VI.

Entre les perſonnages épiſodiques.

SCENE VII.

OROONOKO, ABOAN, HOTMAN, *& autres eſclaves.*

OROONOKO.

QUe trouvez-vous d'impoſſible? Allez, rien ne nous ſera difficile; nous connoiſſons nos forces, pour les

avoir eſſayées. Vous nous oppoſez les montagnes, les bois & les rivieres. Pour les bois, nous y mettrons le feu; les rivieres, nous ſavons nager par nature : qui peut donc nous arrêter ? Le courage & la vertu ſurmontent tout.

UN ESCLAVE.

Seigneur, nous avons écouté avec admiration tout ce que vous avez dit ; ſi nous n'avions que le nom d'homme, nous ſuivrions tous un auſſi grand chef que vous ſans crainte : mais les titres de maris & de peres, qui nous ſont plus chers que la vie, nous rendent cette entrepriſe difficile & périlleuſe. Nos femmes & nos enfans ſont peu propres pour cette expédition, & que ferons-nous d'eux ?

OROONOKO.

Doutez-vous de la vertu de vos femmes, & croyez-vous qu'il y en ait aucune qui ne veuille partager le ſort de ſon mari ? Ce qu'il y aura de difficile, nous l'applanirons ; c'eſt pourquoi je me propoſe de conduire notre marche le long de la mer, d'y planter une colonie, où nous nous défendrons & vivrons libres, juſqu'à ce que quelques vaiſſeaux ſe préſentent.

ABOAN.

Le haſard nous en préſente un, le même ſur lequel nous avons été amenés en eſclavage ; il eſt toûjours ſur la riviere, je ne vois rien qui nous empêche de nous en ſaiſir.

OROONOKO.

Saiſiſſons-le, il eſt bien juſte qu'il nous ſerve : conſentez-vous tous à cela ?

LES ESCLAVES.

Nous vous ſuivrons tous.

OROONOKO *à Hotman.*

Il paroît que tu ne goûtes pas ce projet.

HOTMAN.

J'ai bien peur que vous ne le trouviez trop difficile & trop dangereux.

ABOAN.

Quoi ! Tu es le premier à voir le danger ? Qu'eſt devenu ce courage intrépide ? Souviens-toi de ce que tu m'as dit. Je ne doute pas que tu ne tiennes ta parole.

OROONOKO *à Aboan.*

Je me défie de ce compagnon-là, je veux l'éprouver. Le danger nous eſt commun à tous, & la mort certaine, ſi nous ne nous conduiſons pas bien : nous ne devons eſpérer aucune miſéricorde. Ainſi il faut vaincre ou mourir. C'eſt à quoi nous devons nous préparer.

ABOAN.

Eh ! Qu'eſt-ce que la mort ? N'eſt-elle pas attachée à toutes les conditions ? il y en a même qui la deſirent, mais elle ne peut être évitée par perſonne. S'il y en a quelqu'un parmi vous qui craigne de mourir un jour, que ne doit-il pas craindre, quand il verra nos ennemis ar-

més de leur cruauté ? car ſi nous tombons dans leurs mains, ils inventeront de nouveaux ſupplices.

HOTMAN.

Que deviendrons-nous ?

OROONOKO *à Aboan.*

Obſerve-le maintenant : je périrai avec vous tous, & comme il convient à tout brave homme de mourir : mais, qui peut compter que le courage ſe ſoûtiendra ; dans des tourmens qui portent la mort dans chaque partie du corps tour à tour, & n'éteignent la vie que par une longue & douloureuſe agonie ? Qui pourra ſe réſoudre à ſouffrir ces longs ſupplices ? Car nous ſerons empalés ; notre peau ſera arrachée,

& nous ſerons brûlés vivans. [*Hotman pâlit, & friſſonne de peur.*] Voilà donc cet homme qui étoit ſi ferme dans ſes deſſeins ; vois ſa crainte & ſa foibleſſe ; nous ne pouvons compter ſur lui, il nous trahira.

ABOAN.

Non, non, il ne le pourra faire, j'en prendrai ſoin, j'ai un moyen certain.

OROONOKO.

Et quel eſt-il ?

ABOAN.

Je lui fermerai la bouche avec ce poignard. [*Il veut le tuer.*]

OROONOKO.

Arrête, que veux-tu faire ?

ABOAN.

Je veux nous mettre en ſûreté, en

nous défaiſant de ce lâche qui nous trahiroit ſans doute.

OROONOKO.

Non, je ne le ſouffrirai pas ; ce meurtre allarmeroit ſes compagnons, & nous feroit ſoupçonner de barbarie. Tous nos amis veilleront à notre ſûreté cette nuit ; & s'il y a quelqu'un parmi nous qui puiſſe être ſuſpect, nous le garderons à vûe. Demain à la pointe du jour, rendons-nous tous derriere le bois de citronniers, ce vaiſſeau nous ſervira à nous tranſporter dans le Royaume de mon pere, qui adoptera tous ceux qui voudront me ſuivre.

LES ESCLAVES.

Nous vous ſuivrons tous ; nous vou-

lons vivre ſous vos loix, & mourir avec vous.

OROONOKO.

Là, je vous donnerai votre liberté, & vous comblerai de biens; vous y vivrez avec honneur, & je vous regarderai comme mes amis & compagnons de ſouffrance. N'eſt-il pas plus noble de mourir, ſi nous ſuccombons dans notre entrepriſe, que de traîner une vie malheureuſe dans les tourmens & l'eſclavage ?

ACTE IV.

La premiere ſcene ſe paſſe entre des perſonnages épiſodiques.

SCENE II.

OROONOKO, ABOAN *ſuivi des eſclaves*, IMONIDE *avec un arc & un carquois, les femmes leurs enfans ſur leur dos. Tous entrent d'un côté du théatre.*

OROONOKO.

QUe les femmes & enfans reſtent derriere : vous Imonide, ne vous expoſez pas, retirez-vous, je n'ai de crainte que pour vous.

IMONIDE.

Pour moi ! Le danger peut-il m'épouvanter où vous êtes ? Que ferois-je de la vie ſans vous ?

ABOAN.

Ah ! Seigneur, je vois ce traître dont

vous m'avez empêché de couper la gorge. Il nous a découverts, je l'apperçois avec le Gouverneur & ſa troupe.

SCENE III.

OROONOKO, ABOAN, IMONIDE; *hommes & femmes eſclaves.* LE GOUVERNEUR *entre de l'autre côté du théatre avec Hotman.*

LE GOUVERNEUR *parlant à Hotman.*

CE ſervice ſera récompenſé par votre liberté.

ABOAN.

Quel généreux ſervice ! Vous ne le devez qu'à ſa crainte ; s'il eſt ſi rempli d'honneur, qu'il s'avance & qu'il vienne combattre avec moi.

OROONOKO.

Arrêtez, Aboan. Je vous ai commandé d'éviter le carnage; & vous, Gouverneur, ne paſſez pas ces limites; la mort eſt entre nous : celui qui avancera le premier l'éprouvera.

LE CAPITAINE.

Ils ont ſaiſi mon vaiſſeau; allons camarades, avançons, tombons ſur eux. *Oroonoko le tue.*

OROONOKO.

Voilà donc ce fidele chrétien tombé, il nage dans ſon ſang.

LE GOUVERNEUR.

J'avoue qu'il a mérité ſa mort, qu'on l'enleve. Vous voyez, Seigneur, que nous ne venons pas comme ennemis, mais pour vous repréſenter

que vous avez excité une révolte dans nos eſclaves, & que vous troublez la sûreté publique.

OROONOKO.

La sûreté publique ! Quelle ſera la nôtre ? Faites retirer vos gens, laiſſez-nous à notre fortune, nous avons réſolu de nous affranchir de notre ſervitude.

LE GOUVERNEUR.

Vos réſolutions ſont vaines ; j'ai sû tous vos complots, & je les ai prévenus.

OROONOKO.

Non : je n'écoute rien.

LE GOUVERNEUR.

J'accorde le pardon à tous ces malheureux que vous avez ſéduits.

OROONOKO.

Non, non, avançons.

LE GOUVERNEUR.

Arrêtez, ou je ne ferai aucun quartier.

LES ESCLAVES.

Nous demandons tous pardon.

OROONOKO.

Je vois la folie de mon entrepriſe ; j'ai eû deſſein de rendre libres, des malheureux qui n'étoient nés que pour l'eſclavage.

ABOAN.

Nous devions les connoître mieux.

OROONOKO.

Nous étions trop peu pour remporter la victoire ; mais nous ſom-

mes toûjours aſſez pour mourir.

Blandfort entre.

LE GOUVERNEUR.

Non, vous vivrez, Seigneur ; rendez vos armes, & vous aurez telles conditions que vous voudrez demander.

OROONOKO.

Quoi me rendre ? Je me trahirois moi-même !

LE GOUVERNEUR.

Que pourriez-vous faire avec ſi peu de force ? Croiriez-vous nous conquérir ſoûtenu du bras d'une femme ? Je reſpecte en vous un Prince, dont le courage doit être employé pour une cauſe plus noble, & qui mériteroit l'empire du monde.

OROONOKO.

Vos diſcours flateurs ne me ſéduiſent point.

LE GOUVERNEUR.

Nous regarderons toûjours votre entrepriſe comme un feu de jeuneſſe, & une trop vive impatience de regagner votre liberté.

OROONOKO.

Penſez ſur cela ce que vous voudrez : je ne ſuis point né pour rendre compte de mes actions.

BLANDFORT *au Gouverneur.*

Je ſuis bien aiſe que vous ayez pris le parti le plus doux, je veux être le médiateur.

OROONOKO.

Quoi, vous, qui vous étiez déclaré

mon ami, venez-vous auſſi vous déclarer contre moi ?

BLANDFORT *tirant ſon épée pour la donner à Oroonoko.*

Jugez à quel titre je viens, puiſque je vous rends moi-même mon épée ; je viens encore pour vous ſervir.

OROONOKO.

Vous m'avez ſervi, il eſt vrai, je vous en ai remercié, & je me plaiſois à penſer que vous étiez mon ami ; mais ce tems eſt paſſé, & c'en eſt fait.

BLANDFORT.

Je vous ſervirai toûjours ſi vous voulez m'en croire ; on oubliera votre entrepriſe.

OROONOKO.

Je ſais ce que j'ai fait ; & je ne penſe

pas que vous le pardonniez jamais ; mais, que dis-je, pardonner ; eſt-il une Puiſſance ſur la terre, dont je vouluſſe recevoir un pardon.

BLANDFORT.

Seigneur, on ne vous impoſe aucune condition ; ſi votre grand cœur ne peut deſcendre à traiter avec un ennemi dans l'état où vous êtes ; acceptez la paix de la main & ſous la garantie d'un ami. Je vous en donne ma parole d'honneur.

LE GOUVERNEUR.

Je confirmerai ce que vous lui promettez : [*à part.*] mais il me le payera d'ailleurs.

BLANDFORT.

Conſidérez, Seigneur, que vous ex-

poſez ce qui vous eſt de plus cher ; ce bonheur que vous me vantiez tant.

OROONOKO.

Imonide, ah! c'eſt toûjours elle qui m'excite à conſerver cette ennuyeuſe & triſte vie. J'aurois bientôt pris mon parti ſur ce malheureux être : mais ma chere Imonide combat toûjours dans mon ame. C'eſt pour elle que je conſentirai à cette baſſeſſe, puiſqu'elle a beſoin de moi pour la protéger pendant ſa vie. Son état, le titre de pere & d'époux, tout doit me déterminer. Pere & époux ! Il me ſemble voir ſon petit enfant me tendre les bras, & demander la vie. Pourrois-je lui refuſer la naiſſance, & faire ſon tombeau des entrailles

de ſa mere ? Puiſſans liens de la nature ! c'eſt vous qui me réduiſez à cette lâcheté. Oui, ma chere Imonide, je m'expoſe à tout pour te ſauver & notre cher enfant ; il ne ſera peut-être pas ſi malheureux que moi dans ce monde. [*Il rend ſon épée.*] Je me remets dans vos mains.

Pluſieurs hommes paſſent derriere lui & Aboan, & les ſaiſiſſent.

LE GOUVERNEUR.

Vous connoîtrez qui nous ſommes ; exécutez mes ordres, & conduiſez-les comme je l'ai ordonné.

BLANDFORT.

Dieux ! Vous ne commettrez pas une pareille trahiſon, vous ne pouvez.....

LE GOUVERNEUR.

Ce n'eſt pas votre affaire, je commande ici.

A Imonide qui s'attache à Oroonoko.

Pour vous: je prendrai ſoin de vous conduire....

IMONIDE.

Arrachez-moi plutôt la vie, je veux mourir avec lui.

OROONOKO.

Tu ne nous ſépareras pas.

Le Gouverneur la fait enlever de force.

IMONIDE.

Ah! barbare, perce-moi donc le cœur dans cet inſtant.

On les enleve tous ſéparément.

ACTE V.

La ſcene premiere entre des perſonnages épiſodiques.

SCENE II.

LE GOUVERNEUR, BLANDFORT.

BLANDFORT.

VOus ne craignez donc ni les Dieux, ni les hommes : ſongez que de pareilles actions vous attireront la colere céleſte.

LE GOUVERNEUR.

Il faut maintenir la sûreté de la colonie ; il faut un exemple ; tous les eſclaves dorénavant ſe révolteroient ;

roient ; nous ſerions tous expoſés à leur fureur.

BLANDFORT.

Il ne s'eſt rendu que ſur ma parole que vous avez promis d'obſerver. Souvenez-vous que c'eſt un gage ſacré que tout honnête homme doit garder inviolablement : ſi vous y manquez, vous riſquez vous-même de perdre la confiance des autres hommes.

LE GOUVERNEUR.

Je me rends à ce que vous deſirez ; vous pouvez diſpoſer de lui comme il vous plaira.

Il ſort ainſi que Blandfort.

SCENE III.

On voit Oroonoko couché & enchaîné à la terre ; Blandfort & Stanmore entrent.

BLANDFORT.

QUel ſpectacle, grand Dieu ! Aidez-moi : ôtons-lui ſes chaînes. Malheureux Prince ! on vous a cruellement offenſé : comment nous juſtifier près de vous ? Comment pourrez-vous croire ce que nous avons à vous dire, pour vous prouver notre innocence ?

STANMORE.

Nous n'avons point de part aux injures qui vous ont été faites, nous déteſtons cette cruauté.

BLANDFORT.

C'eſt notre malheur, & non nos crimes, qui nous ſoûmet ſous une pareille tyrannie : nous venons vous offrir nos ſervices, & réparer l'injure qui vous a été faite par notre Gouverneur.

OROONOKO.

Si vous voulez que je penſe que vous n'avez aucune part à l'indigne procédé de ce Gouverneur ; ſi vous voulez que je vive, & faire plus pour moi que de me conſerver la vie, rendez-moi ma chere Imonide, donnez-la-moi pour calmer mes douleurs ; j'oublierai tout, je ne murmurerai plus contre ma deſtinée, & ne ſongerai jamais à me venger.

BLANDFORT.

Vous allez être content, comptez ſur nous; vous la verrez inceſſamment: oubliez & pardonnez.

SCENE IV.

OROONOKO *ſeul.*

QUoi! J'oublierois les mauvais traitemens que j'ai ſoufferts! je pardonnerois à ce lâche, à ce traître de Gouverneur! Je vois encore les marques des chaînes dont il m'a chargé. A cet aſpect, ma fureur ne peut ſe contenir. Si je le vois, il n'échappera pas à ma rage; je lui arracherai ce cœur faux & barbare, & l'expoſerai aux yeux de tout le monde: mais au contraire, ſi je le

flatois & l'amuſois de belles paroles pour gagner ſa confiance ; je pourrois après le trahir, ainſi qu'il en a uſé avec moi. Oh ! non : le menſonge & la fauſſeté ſont une marque sûre de lâcheté. Quand la langue trahit l'honneur, le cœur & la main ne peuvent produire que d'indignes actions ; l'homme doit être égal en tout : ſi une partie devient vicieuſe, elle gâtera le tout infailliblement. J'ai un remede plus sûr à tous mes maux ; ma propre main m'accordera ce ſecours quand il en ſera tems. (*Il ſort.*)

SCENE V.

On voit l'appartement du Gouverneur.

LE GOUVERNEUR *ſeul.*

JE ne peux exiger qu'elle y conſente de bon gré : la modeſtie attachée à ſon ſexe le lui défend, je le ſais ; & cependant je m'amuſe à lui parler d'amour : je perds ſans doute les occaſions que l'amour m'offre, & qu'elle attend peut-être ; car quand un amant a dit tout ce qu'il falloit pour ſatisfaire à ce que la décence exige, les femmes ſeroient étonnées qu'on en demeurât-là : oh elle ne ſera pas trompée !

SCENE VI.

LE GOUVERNEUR BLANDFORT, *ſuivis de pluſieurs habitans.*

LE GOUVERNEUR.

QUe demandez-vous ?

BLANDFORT.

Vous ne devez pas vous en tenir à une bonne action ; vous avez accordé la liberté du Prince, nous venons vous demander celle de ſa femme. Vous ne pouvez nous refuſer, nous lui avons promis.

LE GOUVERNEUR.

Vous avez raiſon, je ne puis réellement vous la refuſer, parce qu'elle vous appartient, mais je ne ſais pas

où elle eſt : j'avois d'abord donné ordre qu'on l'amenât ici pendant le trouble ; mais j'ai penſé que cela ne ſeroit pas convenable.

BLANDFORT.

Mais, où eſt-elle maintenant ?

LE GOUVERNEUR.

Je ne le ſais pas bien ; elle eſt peut-être ici aux environs, où elle ſe promene.

BLANDFORT *à part.*

J'aurai ſoin de l'obſerver ; cet homme-là n'eſt pas droit.

[*Ils s'en vont.*]

SCENE VII.

LE GOUVERNEUR, IMONIDE.

LE GOUVERNEUR.

JE m'en ſuis défait ; il faut employer le peu de tems qu'ils me laiſſent, car ils vont revenir.

Imonide paroît.

Oh ! pour cette fois vous ne me refuſerez pas le bonheur que j'attens depuis ſi long-tems ; ſinon, je vous y contraindrai : l'homme qui s'en tient à demander toûjours, mérite qu'on le refuſe.

Elle ſe défend, arrache l'épée du Gouverneur qui recule, Blandfort entre.

SCENE VIII.

LE GOUVERNEUR, IMONIDE, BLANDFORT.

IMONIDE.

VOilà un infâme homme!

BLANDFORT.

Vous l'entendez; cela eſt bien indigne!

LE GOUVERNEUR.

Vous n'êtes pas mon Juge.

BLANDFORT.

Je le ſuis de mon propre eſclave.

Imonide ſe retire vers la porte, s'enfuit en jettant l'épée; Blandfort & le Gouverneur ſe battent & tombent l'un ſur l'autre; les valets les ſéparent.

LE GOUVERNEUR.

Elle ne m'échappera pas, j'ai trop différé ; mais elle eſt toûjours en mon pouvoir.

BLANDFORT.

Non, non, je vous empêcherai bien de commettre une action ſi indigne.

[*Ils ſortent.*]

SCENE IX.

OROONOKO *ſeul.*

JAloux de mon honneur, eſclave de l'amour, que je ſuis tourmenté par ces deux puiſſans intérêts ! mais vous ſerez contens tous deux. O vengeance ! Toi, qui ſais relever l'ame la plus abbatue, viens à mon

aide ! J'en ſerai digne, mais je ne puis oublier ce que je dois à ma chere Imonide ; elle a beſoin de mon ſecours. Ceux qui ont reſſenti le pouvoir de l'amour, pourront-ils jamais me blâmer ? L'amour aura mon premier ſoin ; il m'éclairera, il m'animera comme le Soleil éclaire & échauffe la terre, & mon honneur enſuite ſera vengé.

SCENE X.

OROONOKO, ABOAN.

OROONOKO.

EST-ce toi Aboan, mon fidele & cher ami.

ABOAN.

Oubliez, Prince, mon nom, & tout

ce que j'ai été ; je n'ai plus rien qui me diſtingue de cette vile terre, dans laquelle je vais rentrer ; je n'étois qu'un inſecte deſtiné à ramper, & maintenant je ſuis foulé aux piés.

OROONOKO.

D'où vient cette pâleur & cet abbatement ?

ABOAN.

Epargnez-moi, Seigneur, la honte de vous dire les infamies que j'ai ſouffertes. Je ne puis plus vivre ſans mépris après un pareil traitement : je ne viens pas pour m'en plaindre, ni exciter votre pitié ; j'ai rempli mes devoirs près de vous ; ma vie étoit à vous, & le ſera juſqu'à ma mort : mais vous-même ne pouvez

plus vivre. Je n'ai traîné mes pas juſqu'ici, que pour vous avertir qu'il faut mourir ; car vous ne voudrez pas être expoſé à ſouffrir comme moi, les fouets, les verges, & tous les inſtrumens de mort infâme, que ces indignes hommes vous préparent. Je me ſuis fait un devoir de vous en avertir, maintenant je ne demande plus qu'à mourir.

OROONOKO.

Que veux-tu que je faſſe pour toi ?

ABOAN.

Mon corps eſt ſi affoibli, qu'il ne peut plus rien pour ſa liberté ; je dois donc toûjours être condamné à l'eſclavage. Il n'y a qu'un poignard qui puiſſe me ſecourir ; & c'eſt de

vous que j'attens ce dernier ſervice.

OROONOKO.

Tiens, le voici : c'eſt le ſeul préſent que je puiſſe te faire maintenant ; ſi je pouvois te procurer une vie honorable, je le ferois de toute mon ame; mais je n'ai plus que les moyens honorables de la mort à te donner.

ABOAN.

Que de graces j'ai à vous rendre ! Si nous reprenons un être après la mort je vous ſerai auſſi attaché que dans celui-ci. (*Il ſe tue.*) Ma reconnoiſſance de toutes vos faveurs étoit grande, mais cette derniere ſurpaſſera toutes les autres; je ne vous dis pas adieu, je compte que vous me ſuivrez bientôt. (*Il meurt.*)

SCENE XI.

OROONOKO, IMONIDE.

OROONOKO.

TE ſuivre hélas ! Je t'aurois prévenu : il ne meurt que pour m'être trop attaché ; je ſuis donc bien malheureux, il ſuffit de m'appartenir pour tomber dans les tourmens, lui, ma femme, & mes autres infortunés ſuivans, tous périſſent pour moi. Ma femme ! Ah ! Je ne puis ſouffrir cette image. [*Imonide paroît.*] Mais quoi ! je la vois ; oh, ma chere Imonide ! Quoi, je te vois pâle, & hors d'haleine ! Que t'eſt-il arrivé ? Le deſtin malheureux te pourſuit, ſauve-toi dans mes bras.

IMONIDE.

IMONIDE.

Ah, le lâche Gouverneur !

OROONOKO.

Le titre de lâche appartient bien à tous ceux qui habitent ici : mais il l'eſt au-delà des autres. Qu'a-t-il entrepris ? je crains de l'apprendre, & cependant je deſire de le ſavoir. Tu étois en ſon pouvoir ?

IMONIDE.

Je rougis d'y penſer.

OROONOKO.

T'a-t-il fait quelque violence ?

IMONIDE.

Que n'oſent point de pareils hommes ? Tout ce qu'il a pû, il l'a oſé.

OROONOKO.

Les Dieux protegent-ils de pareils crimes ?

IMONIDE.

Quand ce monſtre a eû employé toutes ſes trompeuſes flateries, & qu'il a vû que tout ſon art étoit inutile, il s'eſt jetté ſur moi, comme un oiſeau de proie ; je tremblois, mais ce digne homme que vous appellez votre ami....

OROONOKO.

Qui, Blandfort ?

IMONIDE.

Oui, lui-même : il eſt arrivé à propos pour me ſauver de ſa rage.

OROONOKO.

O généreux ami ; il eſt donc vrai

qu'il peut y avoir un honnête homme parmi ces Chrétiens !

IMONIDE.

Hélas ! Si vous ſaviez ce que j'ai eû à ſouffrir pour me ſauver de ces indignes mains, vous me promettriez de ne me jamais laiſſer arracher de vos bras.

OROONOKO.

Eh ! que te ſerviroient mes promeſſes ? Il n'y a que la mort qui peut nous guérir de nos craintes, & cependant je ne puis me ſervir de ce remede ; je ne puis t'abandonner.

Elle voit Aboan mort ſur le plancher.

IMONIDE.

Quoi, Aboan ? Il eſt mort : & par quelles barbares mains ?

OROONOKO.

Lui-même a pris le parti de ſe délivrer de ſes maux ; j'ai rempli ma carriere avec honneur juſqu'ici : faudra-t-il me voir périr dans une priſon, & gémir dans des chaînes ?

IMONIDE.

Non.

OROONOKO.

Et tu me ſurvivrois pour être la proie de ces infâmes !

IMONIDE.

Ne crains pas que j'éprouve ces malheurs ; je te ſuivrai par-tout, que faut-il faire ?

OROONOKO.

Prens garde, tu es ſur un précipice ; tu ne vois pas où cette queſtion va

te conduire. Hélas! Tu me demande ce que les Dieux aſſemblés auroient peine à déterminer. Je ne puis diſpoſer de toi comme je le voudrois, & je n'oſe le faire comme je le devrois. Oh, ma chere Imonide!

IMONIDE.

Que m'annoncent ces ſoûpirs? Pourquoi ton corps tremble-t-il ainſi? Tes yeux ſe rempliſſent de larmes.

OROONOKO.

Mon cœur eſt déchiré de douleur; ſi mes yeux te font voir une foibleſſe que je n'ai jamais connue, crois qu'il n'y a que toi ſeule qui peut faire couler ces larmes que tu vois prêtes à ſortir; les Dieux eux-mêmes d'intelligence avec ces in-

dignes hommes, conſpirent notre perte.

IMONIDE.

Quoi, le ciel & la terre ſont nos ennemis ?

OROONOKO.

Ce n'eſt pas toûjours pour les Grands que le bonheur eſt fait : mais, ſi les Dieux ſe repentent des faveurs qu'ils m'ont faites, qu'ils les reprennent; l'eſpérance de l'Empire dont ils flaterent ma jeuneſſe, je la leur remets : qu'ils éteignent chez moi cette ardeur de commander. Je me ſoûmets à leurs decrets ; je renoncerois à tout pour te conſerver la vie & l'honneur.

IMONIDE.

Le ciel pourroit être appaiſé, mais

ces cruels hommes ne le feront jamais. Penſes-y, & ne t'y laiſſe pas tromper.

OROONOKO.

Que ferons-nous donc?

IMONIDE.

Vois ce que je puis faire.

OROONOKO.

Nous ſommes deſtinés à ſouffrir.

IMONIDE.

Quoi ! Souffrir les inſultes de ces lâches, il vaut mieux mourir, & prévenir nos maux.

OROONOKO.

Par ta mort : ah ! je ne puis y penſer, je friſſonne à cette image ; je m'égare en ces idées affreuſes ; tu

es mon guide, la lumiere de ma vie.

IMONIDE.

Hélas ! qu'eſpere-tu de moi ? Je n'ai été conſervée que pour mourir avec toi.

OROONOKO.

Eh ! peux-tu me le demander, je n'oſois te dire ta deſtinée, & tu la réſous toi-même ?

IMONIDE.

Eh ! mon deſtin n'eſt-il pas réglé ſur le tien ? Je dois mourir, puiſqu'il convient à ton honneur que je ceſſe de vivre.

OROONOKO.

O vertu digne de tous deux ! tu as banni toutes les craintes qui affoibliſſoient mon cœur.

IMONIDE.

Tes craintes n'étoient que pour moi; tu craignois ma foibleſſe, & tu ne pouvois ſurmonter ta tendreſſe pour me prononcer cette ſentence : mais raſſûre-toi, je ne crains plus rien, puiſque je dois mourir avec toi.

OROONOKO.

Ma mort hélas ! n'eſt rien pour moi ; je la regarde comme le dernier acte de ma vie ; je ſerois content de la voir finie, mais de te laiſſer après moi.

IMONIDE.

Cette ſéparation, je le conçois, eſt trop difficile à ſupporter ; il eſt donc plus aiſé de mourir le dernier. Nos

ennemis peuvent nous ſurprendre ; & nous ſéparer pour toûjours, ne perdons point de tems.

OROONOKO.

Joüiſſons encore un moment du plaiſir de nous voir, nous embraſſer, & nous jurer de ne jamais faire qu'un corps, une ame.

IMONIDE.

Ne parlons plus de notre amour ; ſi je l'écoutois, j'oublierois tous nos dangers, & ne demanderois plus qu'à vivre, mais tu ſais que je ne ſerois plus à toi. *Elle tire ſon poignard.*

OROONOKO.

Tous les traits de la mort ont paſſé dans mon cœur : que ferai-je ?

IMONIDE.

Ce poignard t'en inſtruira. *Elle lui donne le poignard.*

OROONOKO.

Le deſtin veut donc que je commette la plus horrible action.

IMONIDE.

Frappe : voilà mon cœur, ſauve-moi des mains de ces infâmes ; il n'y a pas d'autre sûreté.

OROONOKO.

Cela doit être....Encore un baiſer....

IMONIDE.

Je ſuis prête.

OROONOKO.

Hélas ! où frapperai-je ?... Quelle partie de ſon corps ne m'eſt pas plus

chere que ma vie ? ... Ses mains, ſes yeux, ſa poitrine, tout ſon corps, le charme des ſens ! Quoi ! tous ces thréſors périront par mes mains. Oh ! non : la nature s'y oppoſe.

IMONIDE.

C'eſt ta femme qui attend à tes genoux cette grace. Il eſt tems de prévenir nos malheurs. Tu peux, ſi nos ennemis viennent, ſouffrir une mort infâme, & moi je ſerai livrée à cet indigne Gouverneur. Tu n'entendras plus mes cris : qui viendra à mon ſecours ?

OROONOKO.

Cela ſera donc ; tu demandes la mort : ô vertu ſans exemple ! Ta réſolution fait renaître la mienne ; allons, prépare-toi.

IMONIDE.

Mes bras ſont ouverts ; je la recevrai de toi avec joie.... *Il laiſſe tomber ſon poignard qu'il tenoit ſuſpendu, & ſe laiſſe lui-même tomber à terre.*

OROONOKO.

Je ſuccombe à ma douleur ; non : laiſſe-moi plutôt creuſer dans le plus profond des entrailles de la terre, un tombeau qui, en nous réuniſſant, nous ſauve de la perſécution de ces tyrans. Mais que dis-je ? Quelque Dieu peut-être, s'il en eſt qui protege l'innocence, par pitié de ta beauté, éteindra ta vie, & m'épargnera ce coup ſanguinaire.

IMONIDE.

Leve, leve-toi. La mort eſt moins

cruelle pour moi, que de te voir dans cet accablement. J'épargnerai ce coup à ton amour ; je n'ai beſoin que de mon bras. *Elle ramaſſe le poignard, il ſe releve vîte pour le reprendre.*

OROONOKO.

Arrête donc ; il n'eſt pas tems encore ; ce fleuve que je vois s'agiter, nous offre un moyen plus aiſé : viens dans mes bras, ſes eaux nous engloutiront enſemble ; nous périrons du moins en nous embraſſant l'un & l'autre.

IMONIDE.

Quel bruit ai-je entendu ?

OROONOKO.

Ah ! ce ſont nos tyrans : mais ils ne

nous ſurprendront pas. Voilà le dernier de nos embraſſemens.

IMONIDE.

Adieu donc pour toûjours.

OROONOKO.

Es-tu prête?

IMONIDE.

Ne détourne pas tes yeux : accorde-moi du moins, au moment de ma mort, le dernier de tes regards.... Je ſuis contente....

OROONOKO.

Le deſtin le veut donc ainſi. *Il leve le poignard, & le tient encore ſuſpendu ; Imonide ſaiſit ſa main pour lui aider.*

IMONIDE.

Puiſque c'eſt la cauſe commune, il

eſt bien juſte que nous y contribuyons tous deux. C'en eſt fait : j'accomplis mon deſtin.... *Elle ſe frappe.* Mais j'ai vécû, & je meurs dans les bras de l'unique objet que j'aime. [*Elle meurt.*]

OROONOKO.

Chere & vertueuſe Imonide, c'en eſt donc fait ! je l'ai donc perdue pour toûjours ! mais je te ſuivrai bientôt ; je veux payer à ta mémoire le tribut des larmes que je te dois. Mais le bruit augmente, je vois nos ennemis, je cours à la vengeance, & je reviens me joindre à toi. [*Il ſe releve.*]

SCENE

SCENE XII.

BLANDFORT, LE GOUVERNEUR *ſuivi de ſa troupe*, OROONOKO.

LE GOUVERNEUR.

C'Eſt en vain que vous vous efforcez de le ſauver, il ne m'échappera pas, il mourra.

BLANDFORT.

Nous le défendrons au péril de notre vie.

LE GOUVERNEUR.

Où eſt-il ?

OROONOKO.

Le voici ce malheureux que tu cherches, & qui ne demande qu'à mou-

rir. Tu vois bien que la vie lui devient inutile, privé de l'objet ſeul qui pouvoit l'y attacher. Regarde.

BLANDFORT.

Quoi, ſa femme eſt morte ! Hélas ! il n'avoit pas d'autre reſſource.

LE GOUVERNEUR.

Qui eſt-ce qui a commis ce meurtre !

OROONOKO.

C'eſt moi-même : je ſai que tes lois t'ordonnent de me donner la mort. Je m'y attens, & je me livre moi-même entre tes mains, dans les mains de la Juſtice, que tu dois éprouver le premier. *Il tue le Gouverneur, & lui-même enſuite, & va ſe jetter auprès du corps d'Imonide.* Il a reçû le prix de ſes crimes ; j'ai

voulu que ſes yeux fuſſent témoins du bonheur que je vais goûter en me réuniſſant à ma chere Imonide, & qu'il m'a refuſé ici.

BLANDFORT.

Il faut eſpérer qu'il y a un lieu de bonheur dans l'autre monde pour une vertu ſi rare. Il n'a crû que ce qu'il connoiſſoit ; s'il étoit dans l'égarement, il eſt une miſéricorde céleſte, qui peut lui faire grace : mais les Chrétiens, guidés par la vérité, quand ils s'en écartent, n'ont rien qui puiſſe les juſtifier.

EPITRE

A M. S. M.

APRE'S SA TRAHISON.

QUoi, M.... la fidélité, l'honneur, l'humanité, ni les liens les plus ſacrés de la vertu, n'ont pû te retenir ! Comment as-tu pû t'écarter de ces ſentiers de la probité, qui ſeuls nous conduiſent à la Divinité ? Quelle chute, hélas ! & quelle différence ! Quand j'enviſage le haut degré d'eſtime & de réputation qu'une conduite ſans tache t'avoit acquis. Que ſont devenus cette délicateſſe de ſentimens, ces

principes de fermeté, cette tendre affection qui rempliſſoient ton cœur, ces généreuſes entrepriſes qui échauffoient ton ame ? Tout, tout eſt évanoüi : celui qui étoit autrefois ſi honnête, ſi brave, ſi intrépide ; quel changement ! eſt maintenant un lâche, un traître, un infame.

Oh déteſtable amour de la vie ! Il t'a fait manquer aux lois de la ſageſſe, au but glorieux de l'honneur, & à tout ce qui peut rendre un homme recommandable ; il t'a ſéduit au point d'abandonner le plus grand, le meilleur & le plus digne Héros de la terre, & de trahir par la démarche la plus lâche,

les engagemens ſacrés de l'amitié & de la confiance.

Ah M....M....vous autrefois le confident & le favori de votre Prince, l'ame de ſon parti; lorſque tout élevoit votre mérite & votre gloire juſques aux Cieux, que tout ſe préparoit à vous donner des loüanges nouvelles; quoi, vous avez pû trahir votre Prince, vendre ſa cauſe & ſa gloire pour une vie enchaînée à l'infamie & la honte?

Vois l'incomparable B.... dont l'ame inébranlable n'eſt effrayée par aucuns dangers; il regarde d'un œil ſec la hache & le billot, & ſemble ſoûrire à tout ce que lui offre cet appareil lugubre. Tandis qu'il

s'occupe de la juſtice de ſa cauſe, il marche à l'échaffaut, comme les autres vont ſe livrer au repos. Combien d'autres au milieu des tortures & des feux dévorans expirent, pour la même cauſe, ſans ſe plaindre : mais que ſert-il de t'en parler ! les exemples ſont inutiles pour toi.

Cependant écoute, & rougis s'il te reſte encore quelque ſentiment : regarde ce malheureux eſclave que tu employois aux plus vils détails, & que tu nourriſſois des reſtes de ta table. Quand la vie & les richeſſes lui ſont offertes, & que les tentations les plus ſéduiſantes ſont eſſayées pour le gagner : plutôt que de manquer aux devoirs que ſon cœur lui preſcrit, & de devenir com-

me toi le délateur de ſon Prince légitime, il dédaigne de conſerver ſa vie, il préſente ſa poitrine au glaive du Bourreau, & dans une contenance muette & ferme, il meurt courageuſement. Tandis que toi nourri dès ta tendre enfance dans les principes de la vertu; quoique ton état, ta naiſſance & ton caractere même conſpiraſſent à entretenir cette noble ardeur qui t'animoit autrefois; tu n'écoutes plus ni ami, ni réputation, ni conſcience. Perdu à tout ſentiment de gloire, tu t'abimes ſous le poids d'une honte & d'une infamie qui ne finiront pas même avec toi. Eh, pourquoi! pour le vain privilége de reſpirer l'air quelques momens de

plus ? As-tu bien ſongé que la Poſtérité n'oubliera jamais ton crime, & que ton nom ſera à jamais maudit & abhorré ?

Vas, malheureux, joüis des biens que tu as gagnés : abandonné à toi-même, le mépris & les remords te ſuivront ſans ceſſe. Vas, retire-toi dans quelque ſolitude ; vas-y mourir & pourir : mais où fuiras-tu pour éviter le ver rongeur de ton crime ? Ces éguillons intérieurs qui déchirent le cœur des infames, te piqueront plus vivement dans ta retraite, & ne te laiſſeront nul repos. Tu peux bien vivre éloigné de toute eſpece humaine dans des cavernes, des rochers, ou des déſerts ; mais dans quelle région

étrangere pourras-tu fuir pour t'éviter toi-même ? Toi, ton plus mortel ennemi ? Partout la triſteſſe, le remords & le déſeſpoir accompagneront tes pas ; tes paſſions ſeront tes Démons, l'enfer ſera dans ton cœur.

Ainſi, fatigué de ton être, & cependant toûjours effrayé de la mort, puiſſes-tu traîner ta chaîne peſante, & prolonger ta vie infame : mais ſi des crimes pareils aux tiens, peuvent être pardonnés, Judas & M.... pourront ſe trouver enſemble dans le Ciel.

LETTRE
DE PHRYNÉ,
COURTISANNE DE THEBES,

Au Philoſophe Xénocrates, pour lui reprocher ſa froideur & ſon inſenſibilité.

JE ſuis en doute, Xénocrates, ſi je dois te nommer homme ou pierre ; pour homme, je ſuis bien sûre que tu ne peux pas l'être, puiſqu'il n'en eſt point qui puiſſe réſiſter aux charmes de Phryné. Je ne ſaurois non plus te prendre pour une pierre, parce qu'il n'y en a point qui

n'enferme quelque étincelle de feu, & que tu n'en as point. Qui es-tu donc ? un Philoſophe ? oh, non ! leur emploi eſt de chercher les merveilles de la Nature, & toi tu mépriſes la beauté qui en eſt une des plus grandes perfections. Quel nom puis-je donc donner à un objet qui eſt plus inſenſible que les choſes inanimées ? Je t'appellerois monſtre, ſi je ne ſavois pas que la Nature ne produit aucun être qui ne ſoit propre à ſa conſervation. Cependant tu exiſtes, & étant formé contre les lois de la Nature, il faut que tu te ſois produit de toi-même ; car je ne connois rien qui ait pû t'engendrer, ſans te communiquer quelques-unes de ſes qualités. Quoi !

ma beauté ne pourra t'émouvoir, elle qui a des droits ſur tout ce qui reſpire, qui ſoûmet les plus féroces, moi qui me ſuis attiré l'admiration des plus grands hommes qui ne me connoiſſoient que de réputation ; car, je puis auſſi-bien, ſans rougir, vanter mes conquêtes, qu'un grand Capitaine parle de ſes propres Victoires. Si chacun chante mes loüanges, pourquoi ne les répéterois-je pas ? Mais que me ſervent-elles, ſi le ſeul Xénocrates me mépriſe ? cependant, croirois-je que tu me mépriſes, parce que tu ne me crois pas digne de toi ? ton petit mérite t'abuſe, & te fait abandonner les faveurs qu'on t'offre ſans que tu les aye méritées, & que tu duſſes jamais

autres Philoſophes, vous avez très-peu de connoiſſance de ces matieres, & je penſe que toute votre ſcience n'eſt qu'une conjecture. Vous n'êtes que des Charlatans, qui ſous des corps craſſeux, & de grandes barbes, cachez une ame perfide & ignorante. Penſez-vous de bonne foi que votre obſtinée réſolution puiſſe paſſer auprès de moi pour vertu ? Non, non : la vertu nous conduit aux dangers & à la victoire; ce n'eſt pas en fuyant qu'on en donne des preuves: quelle gloire peut prétendre celui qui s'abſtient des objets dont il ne peut joüir, ou mépriſe des biens qu'il ne connoît pas ? Ce n'eſt pas continence chez vous, c'eſt ſtupidité.

La

La continence eſt une vertu quand on ſait s'arrêter, lorſqu'on ſeroit capable d'aller plus loin. Mais viens; fais-en l'expérience, ſi tu n'es pas inſenſible ; touche la douceur de ces mains, vois le corail de mes levres ; livre-toi dans mes bras, & preſſe la blancheur & la fermeté de mon ſein ; fais un doux eſſai des délices de l'amour, & laiſſe à côté la triſte chaſteté. Si cette épreuve te dégoûte, alors tu renonceras à ces plaiſirs, & tu les mépriſeras. Mais ſi au contraire, tu les trouves trop ſéduiſans, c'eſt à ce moment qu'il faudra faire uſage de ta vertu. Le jugement eſt aveugle s'il n'eſt guidé par la raiſon ; & comment la raiſon peut-elle prendre ſon parti

contre ce qu'elle n'aura pas expérimenté ? Seroit-il poſſible, Xénocrates, que ſi je te tenois dans mes bras, mes baiſers ne puſſent pas adoucir ta férocité ? Sais-tu qu'un baiſer eſt le charme des ames ? renonce donc à cette opiniâtre ſtupidité : ſi ce n'eſt pas en faveur de mes charmes, du moins pour ton propre intérêt. Ne t'apperçois-tu pas que tout le monde te blâme, qu'on te fuit, & même qu'on te hait? La haine déplaît même à ceux qui ne peuvent aimer ; & ceux qui ſe ſont couverts d'infamie, ſont encore ſenſibles à la loüange. Tu me diras peut-être que celui qui ne fait point cas de la vie, n'a jamais peur de la perdre : mais je te répondrai,

que plutôt que de m'expoſer à la haine publique, j'aimerois mieux m'enterrer vive pour éviter une pire deſtinée ; j'ai penſé quelquefois qu'une autre beauté pouvoit s'être emparée de ton cœur comme une autre Circé par ſes enchantemens ; mais alors je ne connoiſſois pas tous mes charmes : Phryné peut ſe vanter de l'emporter ſur tous les preſtiges & les illuſions de la Magie. Ne t'imagine cependant pas, Xénocrates, que je te vante tous mes avantages pour t'engager à m'aimer : je voulois ſeulement ſavoir ſi mon entrepriſe ſur un cœur auſſi dur que le diamant, ſeroit vaine ; mes charmes ne peuvent pas faire l'impoſſible : s'ils l'avoient pû, Vé-

nus elle-même auroit été obligée de me céder la pomme. Mon deſſein a été ſimplement de meſurer le pouvoir de ma beauté à celui de la réſiſtance. Je ne ſuis point fâchée que tu me mépriſes, puiſqu'il n'eſt rien de ſi ordinaire dans une ame baſſe, que de mépriſer ſon bienfaiſteur : mais où eſt-elle ton ame? Xénocrates, où eſt ton cœur? où ſont tes affections ? Tout cela eſt peut-être dans le ſein de la terre enterré avec les thréſors que tu ſembles dédaigner. Si cela eſt ainſi, reprens une nouvelle ame pour moi; j'ai des richeſſes au-delà de ce que la fortune peut donner. Mais folle que je ſuis ! qu'eſt-ce que je prétens ? quoi, prendre par les oreil-

les ; celui que je n'ai pû prendre par les yeux ! cependant ne vous y trompez pas, Xénocrates, ce n'eſt pas que je vous aime ; car comment ſuppoſeriez-vous que je fuſſe ſi épriſe d'un objet ſi peu aimable. J'aimerois mieux être condamnée aux plus cruels tourmens, que d'être obligée de vous aimer : mon projet étoit d'eſſayer la force de mes charmes ſur ce qu'il paroît impoſſible de gagner ; ce ſont les droits d'une beauté ordinaire de captiver les cœurs qui ont un penchant naturel à s'enflammer ; mais je voulois échauffer une ſtatue, un marbre inſenſible. Si cependant, Xénocrates, vous avez quelque choſe d'humain, & que votre ob-

ſtination ne vous ait pas rendu aveugle, payez ce que vous devez à la nature ; rendez à ma beauté les hommages qu'elle mérite, & devenez l'objet de mon triomphe, ſi vous voulez rétablir votre honneur. Adieu.

RÉPONSE DE XÉNOCRATES, A PHRYNÉ.

Il lui reproche ſa vie vicieuſe, & fait l'éloge de la Philoſophie.

JE me ſuis enfin déterminé à te répondre, Phryné, pour t'apprendre à diſtinguer la vertu de la ſtu-

pidité. Tu peux bien te glorifier avec raiſon, puiſque Xénocrates te fait un honneur qu'il a refuſé aux plus grands Princes : mais ne crois pas que je t'écrive par le mouvement de quelque impreſſion que tes prétendus charmes auroient pû faire ſur moi ; je renoncerois au nom de Philoſophe, ſi jamais aucune femme avoit pû cauſer quelque altération à la tranquilité de mon ame ; le deſſein de ma réponſe eſt de te détromper, & s'il eſt poſſible, de te ramener à la vertu. Tu me fais des reproches, Phryné, & tu travailles à ma gloire. Plût aux Dieux que je fuſſe auſſi monſtre que tu me le fais ; ſi je n'avois pas d'autres moyens pour me préſerver des

efforts que tu fais pour me tenter. Oui, j'aimerois mieux être pierre que d'être compoſé de chair & de ſang, & être aſſujetti à tes infâmes deſirs. Je ris quand je penſe que tu pourrois me croire capable de me laiſſer ſéduire par la beauté : mes yeux ne m'ont été donnés que pour éviter les dangers. Ils ſont mes guides, mais ils ne ſeront jamais les tyrans de mon ame : le cœur de Xénocrates ne ſera point trompé ni ſéduit par des attraits ſi périſſables. Un Philoſophe, quoique tu mépriſes ce nom, ne cherche qu'à inſtruire ſon eſprit, & ne s'attache point aux plaiſirs des yeux. Ceux qui ſe livrent trop aux belles apparences, n'embraſſent bien ſouvent qu'une om-

bre. Si tu ſavois, Phryné, ce que c'eſt que cette beauté que tu vantes tant, tu rabbatterois bien de l'opinion que tu en as. Ce n'eſt qu'une illuſion pour les yeux, & un poiſon pour l'ame; c'eſt une fleur qui paſſe auſſi rapidement que le tems, & que mille accidens peuvent détruire en un inſtant : l'éclat de la beauté n'eſt qu'un enchantement pour les yeux; c'eſt une erreur qui peut ſéduire quelquefois; mais c'eſt toujours une erreur. Il n'y a que la beauté de l'ame qui peut ſéduire Xénocrates, & l'infamie de ton corps me montre trop les vûes & les imperfections de la tienne. Je ſerois bien indigne du nom de Philoſophe, ſi je pouvois t'aimer; j'aimerois mieux être anéanti;

vois donc quel cas je fais d'une beauté que tu as ainſi proſtituée, puiſque je conſentirois plutôt à n'être plus : je ne ſuis point né pour la flaterie ni pour le menſonge ; ainſi tu ſerois bien mal aſſociée avec un homme dont les inclinations ſont ſi contraires à tes deſirs. Je ne puis ſouffrir ce qui me déplaît, comment ſoûtiendrois-je la vûe d'un objet que je mépriſe, comment pourroit-on aſſocier deux contraires ſi décidés ? Les Elémens différens concourrent quelquefois pour produire quelques raretés dans ce monde, & les animaux ſe joignent auſſi ſans égard à l'eſpece, mais auſſi c'eſt parce que ce ne ſont que des brutes. Tu m'invites, Phryné, à faire l'expérience de

tes embraſſemens laſcifs, & moi je les refuſe, non par la crainte d'abandonner mon corps à cette foibleſſe, mais pour te convaincre que je ſais ſubordonner mon corps à la volonté de mon ame : tu dis que les Cieux, les étoiles, les planettes ont leurs conjonctions, & de-là tu conclus qu'elles ſont ſenſibles à l'amour. En tout cas, ce n'en eſt pas un comme le tien : leurs conjonctions ſont pures & chaſtes ; elles ne ſe mêlent pas indifféremment les unes avec les autres, comme tu le fais. C'eſt ce que j'ai appris par cette Philoſophie que tu mépriſes tant.

Je ſuis ſurpris que tu ne ſaches pas diſtinguer la continence de

l'obſtination : mon étonnement s'évanoüit quand je ſonge à qui j'écris. Tu fais ſi peu de cas de la premiere, que tu crois que tous ceux qui ne veulent pas y renoncer ſont capables de la derniere ; que deſires-tu donc de moi, Phryné ? tu ne penſes m'offrir que les reſtes de la concupiſcence des autres, & la profeſſion que tu fais détruit les fruits de l'amour, qui ſont la génération : les femmes de ton eſpece péchent contre la nature, & contre les lois ; elles vendent ce qui a été établi pour être en uſage librement. Je ſuis bien étonné que les Rois, dont le devoir eſt de gouverner le genre humain, ſe ſoûmettent eux-mêmes, & permettent de telles pratiques ;

non-ſeulement, Phryné, tu débauches la jeuneſſe, mais tu ſéduis la vieilleſſe; tu t'établis un empire tyrannique ſur nos cœurs, nos richeſſes, notre ſanté & notre liberté. Tu voudrois que je te cachaſſe ces vérités, mais Xénocrates ne ſait point flater. Tu oſes me parler de réputation, toi qui t'es dévoüée à l'infamie : tu dis que tout me fuit; tu ne ſais donc pas que mon plus grand plaiſir eſt d'éviter tous les hommes. Crois-moi, ceux qui me connoiſſent bien, ne me ſifflent point, & s'ils le faiſoient ainſi que toi, j'en ſerois bien plus flaté que de leur amour : j'aimerois mieux me donner la mort, que d'être aimé au même prix que tu l'es; car les

hommes n'aiment Phryné que par rapport à eux. Eh ! que peut-il y avoir d'aimable en elle ? ſi ce n'eſt d'imaginer qu'ils pourront en joüir. Eh quelle joüiſſance ! tout ce qui la compoſe eſt indigne de l'amour des hommes : qui pourroit aimer ce viſage, ſi accoûtumé à déguiſer ſes ſentimens, ces boucles de cheveux qui ont été enlevés de quelque ſépulchre par une main ſacrilége pour orner ſa tête, ces yeux dont les regards trompeurs ne s'occupent qu'à chercher le foible du cœur des hommes, cette bouche conſacrée aux menſonges, ces mains avides qui ne ſervent qu'à prendre continuellement & à ne jamais donner, cette gorge ſouillée par les

attouchemens de tout le genre humain ; en un mot, comment pourroit-on aimer une ame qui ne reçoit & ne rend que des idées de corruption : ſi ta conduite m'avoit laiſſé quelque eſpérance, j'employerois toute la force de ma Philoſophie pour rappeller en toi la vertu : mais je te regarde comme perdue, le vice inné ne peut être détruit, & l'habitude d'ailleurs devient une ſeconde nature. Quand je te ferois un long diſcours ſur les avantages de la chaſteté & de la tempérance, ce ſeroient de vains efforts ; ainſi je concluerai par te dire que ſi tu as envie de triompher de Xénocrates, quitte la profeſſion que tu fais, embraſſe la vertu, purifie ton corps,

& rends ton ame digne de la ſienne. Adieu.

LETTRE
DE
CESAR AUGUSTE,

Aux Citoyens de Rome, mariés.

VOtre petit nombre en proportion de la vaſte étendue de cette Ville, vous donne un titre bien juſte ſur mon amour & mon eſtime; plus le crime s'étend, plus la vertu devient illuſtre. Vous rempliſſez mes décrets, vous vous attachez à perpétuer la gloire de votre Patrie, en augmentant le nombre des Citoyens;

toyens ; la Poſtérité devra donc à vous ſeuls le bonheur de n'être point envahie par des étrangers : c'eſt par ce principe que nos premiers Fondateurs rendirent Rome ſi célebre ; car ils comptoient autant ſur le nombre de leurs habitans que ſur leur vertu. La vie d'un Romain ne peut pas durer à l'égal de celle des Dieux : mais en ſuivant l'exemple de nos Peres, nous ſauvons, pour ainſi dire, la mortalité de notre être, en nous donnant une ſorte d'éternité dans nos enfans. Ainſi vous accompliſſez les vûes de ce grand Etre qui nous a formés tous, & qui nous ayant diviſés en eſpece mâle & femelle, nous a donné à tous un deſir ardent de nous

réunir pour cette fertilité à laquelle nous devons l'immortalité de notre race, que le deſtin a refuſée à nos perſonnes. Notre Théologie ne nous prouve-t-elle pas l'excellence & les charmes du mariage ? Puiſque les Dieux mêmes, qui n'avoient pas beſoin de ce moyen pour ſe perpétuer, s'y ſont aſſujettis pour nous donner une preuve de la néceſſité de la propagation : vous imitez donc les Dieux & vos Peres ! auſſi recevrez-vous de la Poſtérité les mêmes honneurs que vous leur rendez, puiſque vous travaillez à conſerver cet Empire qu'ils vous ont laiſſé. Que ceux qui prétendent ſe diſpenſer de cette loi me diſent pourquoi ils ne regardent pas une

femme comme le plus grand bonheur de la vie. Elle fait la sûreté d'une maiſon, dont elle adminiſtre les affaires intérieures; elle eſt la tendre & ſoigneuſe nourrice de ſes enfans; elle joüit avec nous de notre bonheur, & nous conſole dans notre adverſité; notre ſanté lui eſt précieuſe, & ſes ſoins aſſidus dans nos maladies nous ſauvent la vie: elle modere les paſſions violentes de la jeuneſſe, & adoucit les malheurs & la triſteſſe de la vieilleſſe. Pourront-ils nous perſuader que la production & l'éducation des enfans, qui ſont les images de nos corps & de nos ames, ne ſoient pour vous les plus grands délices de la vie? Quel bonheur en obéiſ-

ſant aux lois du deſtin, de voir un fils à qui on peut laiſſer les honneurs & les biens qu'on a reçûs de ſes Peres, ou qu'on a acquis ſoi-même ! Je ne vous ai parlé que des avantages particuliers de la vie des gens mariés : ceux que la Patrie, à laquelle nous devons ſacrifier nos inclinations & nos intérêts, en retire, ſont bien plus conſidérables : car qu'y a-t-il de plus néceſſaire qu'un Peuple nombreux, pour cultiver la terre, étendre le commerce, & exercer les Arts & les Sciences en tems de paix, & pour remplacer en tems de guerre ceux qui perdent leur vie pour la défenſe & la gloire de la Patrie ? C'eſt à ce titre, ô hommes ! car il n'y a que vous que je

puis nommer ainſi, ô Peres; car je dois partager ce titre avec vous. C'eſt à votre vertu que ſont dûes les dignités & les récompenſes que j'ai promiſes pour vous & vos enfans : au contraire, les garçons dévoüés au célibat, qui ſe détournent de la route de leurs Ancêtres, trouveront auprès de moi un traitement bien différent, & dans mes diſcours, & dans mes actions; & vous aurez ſans ceſſe des preuves de la préférence que je vous donnerai en toutes occaſions. Adieu.

AUTRE LETTRE
DE CESAR,
AUX GARÇONS DE ROME,
Qui ſe ſont dévoüés au Célibat.

JE veux vous écrire ; mais je ne ſai quel titre vous donner : auſſi mes ſentimens pour vous ſont-ils bien différens de ceux dont je me ſers quand je parle à des Romains. Je ne puis vous appeller hommes, puiſque vous ne donnez aucune preuve de votre humanité ; je ne puis pas vous nommer Citoyens, puiſque vous travaillez à la deſtruction de la Ville ; vous n'êtes pas

Romains, puiſque vous cherchez à en abolir le nom; & comme je me ſuis toûjours fait un plaiſir de parler dans l'Aſſemblée des Romains, je ſuis extrémement mortifié de penſer que je n'écris à préſent qu'à un être chimérique, qui ſans égard au reſpect qu'il doit aux Dieux, à la reconnoiſſance du ſoin généreux que ſes parens ont pris de lui donner la naiſſance, a formé le pernicieux deſſein d'éteindre une Poſtérité qui lui a été confiée par ſes Ancêtres. Vous avez donc réſolu de livrer votre race à la mort, & de détruire la gloire & le nom Romain; car vous devez conſidérer que ſi votre mauvais exemple paſſe en uſage, c'en eſt fait du genre hu-

main ; vous ſerez la ſource du crime & du meurtre univerſel : c'eſt le moindre reproche que peut vous attirer votre folie ; car ſi les autres hommes ne vous imitent pas, ils doivent vous déteſter. Nous puniſſons les voleurs, les ſacriléges & les meurtriers : mais ils ſont moins criminels que vous. Vous êtes coupables d'une eſpece de parricide, en refuſant la vie aux enfans qui doivent naître de vous ; c'eſt enfreindre les lois de la nature. C'eſt une impiété envers vos Peres dont vous aboliſſez les honneurs & le nom : vous ôtez aux Dieux la joüiſſance de leur immortalité, en détruiſant la nature humaine ; vous renverſez leurs temples & leurs au-

tels : ces beaux monumens que vos ayeux ont élevé avec tant d'art & de ſoins, deviendront déſerts & retomberont en pouſſiere. Penſez-vous à l'indignation de notre grand Fondateur contre vous, quand il mettra en balance vos réſolutions avec ſes lois ? Que diront les concitoyens, qui, pour perpétuer leur race, furent obligés d'enlever des femmes étrangeres, tandis que vous négligez des vierges Romaines ? Ils combattirent pour obtenir ce que Rome vous offre ſi aiſément : l'action noble & généreuſe de Curtius, qui ſacrifia ſa vie pour ſauver les femmes du Peuple Romain, ne vous accable-t-elle pas de honte ? Pouvez-vous ſans confuſion, vous rap-

peller l'hiſtoire d'Herſilie, qui, ſuivant ſa fille à Rome, y établit les ſacrés devoirs du mariage ? Reſſouvenez-vous que nous ne fimes la guerre aux Sabins que pour avoir des femmes, & leurs meres ſe précipiterent entre les deux armées pour appaiſer leur rage, & que la paix ne ſe fit qu'en uniſſant les deux peuples par l'auguſte ſerment du mariage. Tous ces titres ſacrés, tous ces liens reſpectables, vous voulez donc les détruire ? Eh par quel prétexte ? dites quel eſt votre but ? eſt-ce pour vivre comme les Veſtales ? Mais vous ſavez que ſi vous les choiſiſſez pour le modele de votre célibat, vous vous expoſez aux mêmes punitions ſi vous

manquez à la chaſteté : vous trouvez peut-être que je vous traite avec bien de la ſévérité ; mais aux grands maux, il faut de grands remedes. Si ce que je vous dis vous offenſe, changez de vie, & ne me forcez plus à vous parler dans des termes qui me coûtent autant de peine, que vos actions en font à tous les vrais Romains. Si vous êtes touchés de mes remontrances, faites-moi voir votre repentir, vous deviendrez les objets de mon amour & de mes loüanges. Vous ſavez que je n'ai rien négligé de ce qu'un bon Légiſlateur doit faire pour le bonheur de ſes Peuples. Je ne ſuis pas le premier qui ait pris ſoin d'empêcher que le mariage ne fût négli-

gé ; les Lois en furent établies avec précaution dans les premiers tems de la République ; & je ſerois trop long ſi je rapportois tous les Décrets du Sénat ſur cet objet important : j'ai étendu les peines pour ceux qui y déſobéiroient, comme j'ai multiplié les récompenſes pour ceux qui s'y conformeroient ; ſi la vertu ne vous engage pas à la propagation de votre eſpece, que mes bienfaits du moins vous y excitent ? Mais vous qui n'êtes remués ni par la crainte des chatimens, ni par l'eſpérance des récompenſes, prétendez-vous vivre toûjours comme ſi vous ne faiſiez pas partie de la République ? Ce n'eſt pas que vous ayez renoncé au commerce des fem-

mes ; car vous ne vous ſervez du prétexte ſpécieux du célibat que pour vous livrer plus librement à vos paſſions. Ce ne ſont pas les plaiſirs ni les fruits du mariage qui vous dégoûtent, c'eſt ſa légitimité ; vous préférez les careſſes trompeuſes des courtiſanes aux embraſſemens doux & ſinceres d'une femme vertueuſe & modeſte. J'ai levé toutes les difficultés que l'âge & les rangs différens pouvoient produire. J'ai permis aux filles des hommes libres de ſe marier à qui elles voudroient, excepté dans l'ordre Patricien ; & même ſi l'amour, ou quelqu'autre intérêt rendoit le mariage néceſſaire, j'ai accordé des diſpenſes. O vous qui deſcendez de cette an-

cienne, & illuſtre race des Romains; qui comptez parmi vos Ancêtres les Valériens, les Quintiens, & les Jules, laiſſerez-vous cette Ville en proie aux Grecs & aux Barbares? Affranchirai-je les eſclaves, ou appellerai-je nos Alliés pour nous donner cette poſtérité à qui vous refuſez l'être? Je ſuis bien honteux d'être forcé de vous écrire ainſi. Je ne veux pas vous perſuader que le mariage n'aye pas ſes difficultés & ſes peines; mais quel eſt le bien & l'état qui n'ait pas ſon mêlange de douceurs & d'inquiétude? Il y auroit, me direz-vous, un moyen de les éviter; ce ſeroit de ne rechercher aucun bien, puiſque nous ne pouvons arriver à aucun point de

gloire & de fortune ſans beaucoup de fatigues dans leur pourſuite, & ſans peines pour les conſerver ? Mais convient-il à des hommes qui ſe doivent aux devoirs de la ſociété, de reſter dans une indolence qui les deshonore ? Si vous comparez les peines du mariage aux avantages qui en réſultent, vous ne balancerez plus ; les récompenſes d'ailleurs que j'ai propoſées par la loi, & pour leſquelles chacun voudroit riſquer ſa vie, acheveront de vous ramener à votre devoir. Ce ſeroit ſtupidité de vous y refuſer, étant excités par un motif pour lequel mille autres expoſeroient leur vie. J'eſpere, ô Citoyens ! car je me flate de vous avoir perſuadés de mériter ce

nom & celui d'Hommes, de Romains & de Peres ; j'eſpere, dis-je, que vous me regarderez dorénavant comme votre ami, dont les ſentimens ne feront qu'augmenter, quand vous me donnerez des copies vivantes de vous-mêmes, & que nous pourrons tous enſemble, nos femmes & nos enfans, attirer la protection des Dieux ſur nos ſacrées demeures, remplies d'une nombreuſe progéniture. Comment ſoûtiendrois-je l'autorité qui m'a été confiée, ſi je ſouffrois perpétuellement diminuer le nombre de mes ſujets ? Mériterois-je le nom de Pere, ſi j'autoriſois votre libertinage ? Si vous voulez donc que je croye que vous m'aimez ainſi que vous le prétendez ;

dez, & que je regarde le titre de Pere que vous m'avez donné comme un témoignage de votre reſpect, & non de votre flaterie : devenez vous-même époux & peres, afin que je puiſſe partager ce nom avec vous, & le porter avec juſtice & ſans honte. Recevez ſur cela mon avis. Adieu.

LETTRE DE SENEQUE A LUCILIUS,

Pour le détourner de voyager.

POurquoi, Lucilius, changer ſi ſouvent de place ? c'eſt une preuve de légereté. Vous ne manquerez point d'emploi tant que vous aurez des erreurs à corriger dans votre vie : le meilleur moyen de fixer votre eſprit, eſt de fixer votre corps ; une maladie ne ſe guérit jamais ſi sûrement que par la continuité des mêmes remedes. En quittant votre retraite, vous renouvellez le ſou-

venir de votre vie paſſée ; vous expoſez vos yeux à revoir les objets qui vous ont amuſé, & vos oreilles à entendre les mêmes ſons qui vous ont ſéduit. Vous ne pouvez voyager que vous ne rencontriez des occaſions qui exciteront vos deſirs & vos paſſions. Celui qui veut ſe bien guérir de ſon amour, doit éviter les regards de ſa Maitreſſe ; on ne peut éteindre le feu dont on s'eſt laiſſé enflammer, qu'en détournant ſes yeux & ſes oreilles des objets qu'on veut abandonner : il n'eſt rien dans ce monde qui ne promette quelque récompenſe à celui qui s'y attache. L'avarice vous expoſe des richeſſes, la luxure des plaiſirs de toute eſpece, l'ambition vous offre la

pourpre & les loüanges, & de-là le pouvoir & tout ce que la Puiſſance peut donner d'avantages ſur les autres ; le vice ſe préſente avec tous ſes charmes. La vertu ne montre qu'elle-même ; c'eſt l'ouvrage d'un ſiecle de ſoûmettre & de détruire les vices endurcis par une trop longue habitude : ce n'eſt même que dans la retraite que nous pouvons les déraciner. Accoûtumez votre eſprit aux horreurs de la mort, afin de n'en être point effrayé quand elle arrivera : hâtez-la même, ſi la néceſſité ou la conjoncture des affaires le demandent. Car il importe peu qu'elle vienne à nous, ou que nous allions à elle : défaites-vous du foible préjugé vulgai-

re, qu'il vaut mieux attendre qu'elle vienne naturellement. Nul homme ne peut mourir avant ſon tems preſcrit; & le tems que nous laiſſons après nous, n'eſt pas plus à nous qu'aux autres. Adieu.

AUTRE LETTRE DE SENEQUE A LUCILIUS,

Contre la multiplicité des Livres, & le ſophiſme de quelques Philoſophes.

VOus vous plaignez, mon cher Lucilius, de la rareté des Livres dans le Pays que vous habitez : mais ce n'eſt pas la quantité, c'eſt la qualité que vous en devez rechercher ; la variété, il eſt vrai, nous donne du plaiſir ; mais une lecture conſtante des bons livres nous inſtruit. Un Voyageur attentif à ſon but, prend la route la plus droite,

& ne s'amuſe pas à eſſayer pluſieurs chemins ; ce ſeroit errer & non voyager. Vous direz peut-être que je ferois bien mieux de vous envoyer des livres que des avis. Je ſerois prêt à vous envoyer tout ce que j'en ai, & même de vous les porter moi-même, ſi je ne penſois pas que vos affaires ſeront bientôt finies. Ni mon âge avancé, ni Caribde, ni Scylla ne m'auroient point empêché d'entreprendre ce voyage ; & j'aurois été bien payé de mes peines, ſi j'avois pû vous embraſſer en arrivant ; j'aurois jugé moi-même ſi votre eſprit s'eſt plus étendu : car que vous me demandiez des livres, ne me prouve pas plus que vous êtes devenu éloquent, qu'en me

demandant mon portrait, cela me fît penſer que je ſuis devenu beau. Ce deſir me prouve ſeulement votre amitié : je laiſſe aux autres le mérite qu'ils peuvent tirer d'une grande érudition acquiſe par une longue lecture ; pour moi je ne recherche que la vérité, & ſuis encore à la trouver. Je reſpecte les grands hommes qui ont écrit, mais je trouve que les découvertes qu'ils ont faites, ne nous fourniſſent que des moyens de douter. Ils auroient pû aller plus loin, s'ils ne s'étoient pas arrêtés à des diſcuſſions inutiles. Ils perdoient un tems infini dans la diſpute des termes qui ne ſervoit qu'à exercer la ſubtilité de leur eſprit. Nous ne devons au contraire em-

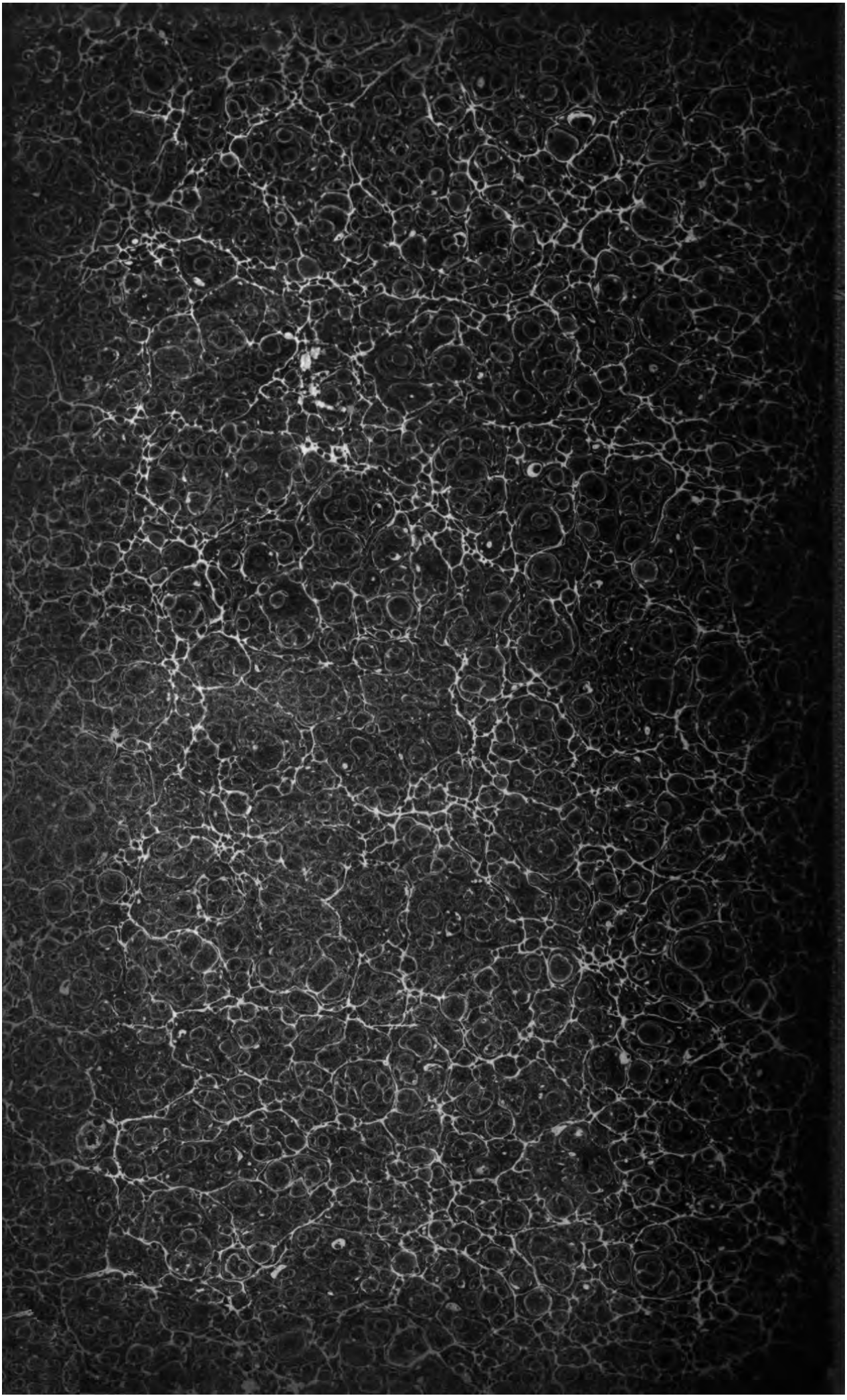
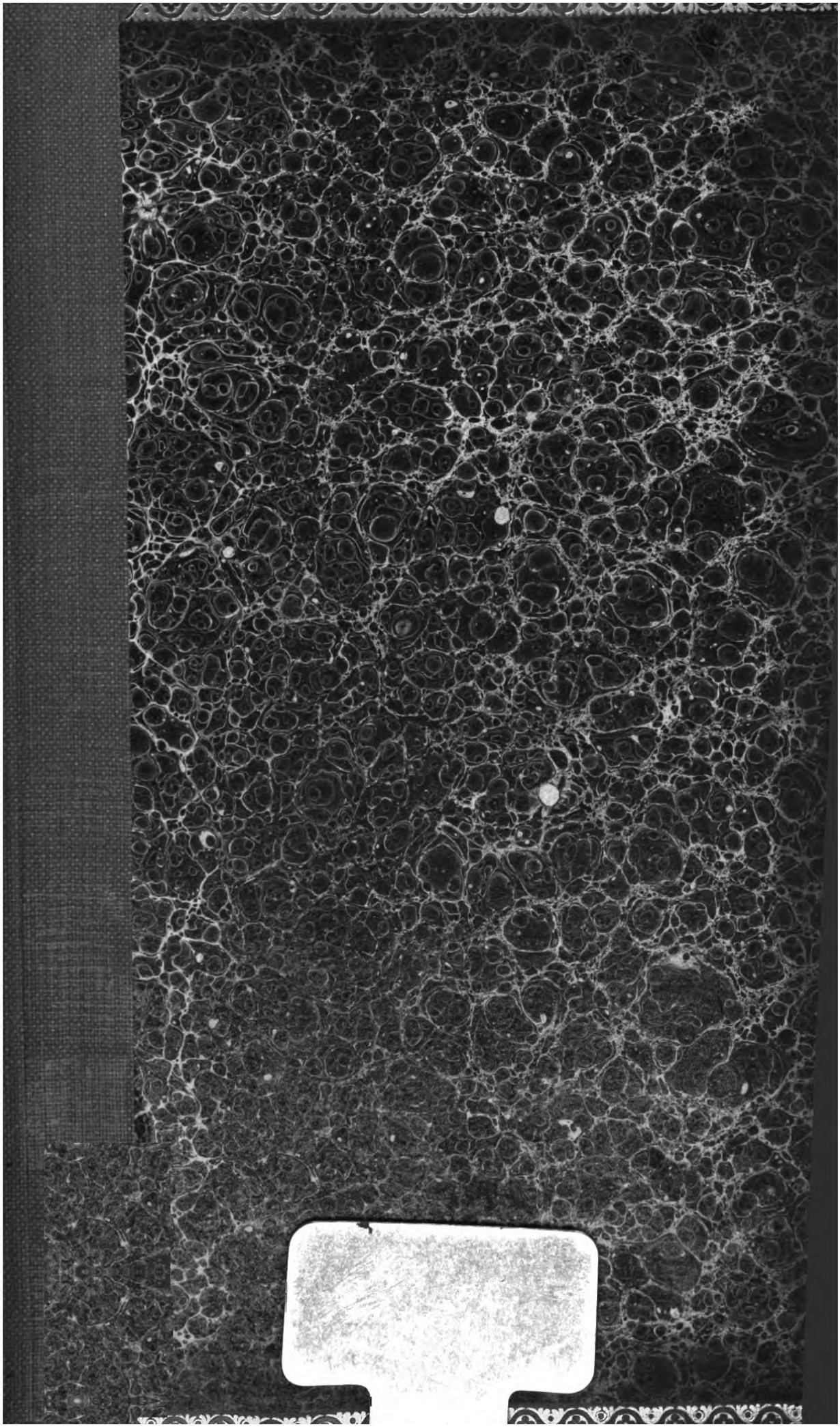
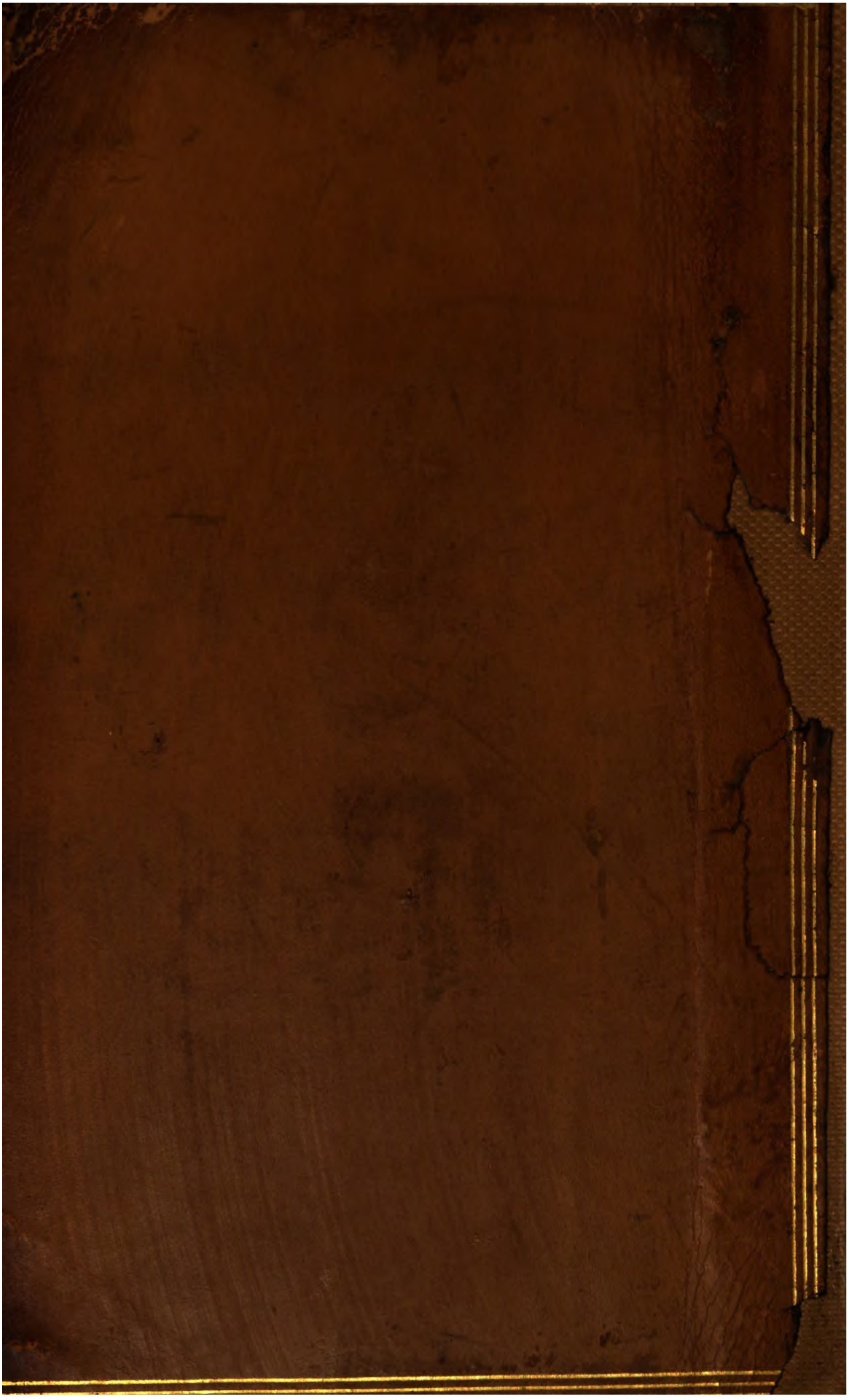
ployer toute notre attention, qu'à n'être pas trompés par les choſes, ſans avoir égard aux termes ; ſans quoi nous adoptons le mal pour le bien. Nos deſirs préſens contrediſent nos ſouhaits paſſés ; nous ſommes ſans ceſſe en guerre avec nous-mêmes. Quel rapport la flaterie n'a-t'elle pas avec l'amitié ? Non-ſeulement elle l'imite, mais elle eſt plus inſinuante. Nous l'écoutons avec plaiſir ; elle ſe gliſſe dans nos cœurs avec adreſſe ; elle nous plaît d'autant que ſa bleſſure eſt plus profonde. Comment pouvons-nous les diſtinguer ? Les vices nous environnent ſous le nom des vertus : la témérité prend le titre de la valeur ; la lâcheté ſe couvre du voile

de la modération & de la tempérance ; la crainte ſe dérobe ſous le nom de précaution ; nous vivons au milieu des dangers : ne devroit-on pas à des ſignes certains reconnoître le vice & la vertu ? Il n'y a point d'homme, quelque ſtupide qu'il ſoit, qui ne ſache qu'il n'a point de cornes, ſans toucher ſon front, quoique votre ſophiſme tâche de le lui perſuader. Ces petites ſubtilités plaiſent à peu près comme les balles d'un Joüeur de Gobelets. Il nous amuſe ; mais nous ſavons qu'il nous trompe : les tours d'adreſſe, car c'eſt ainſi qu'on peut définir les ſophiſmes, ne ſont pas meilleurs à ſavoir qu'à ignorer. Rendez hommage à la vérité : évitez l'ambigui-

té des mots, & nous enſeignez ces maximes. Dites que celui que le vulgaire appelle heureux, parce qu'il abonde en richeſſes, ne l'eſt point; mais que c'eſt celui dont le bonheur eſt placé en lui-même, dont l'ame élevée & généreuſe dédaigne les objets que le monde admire; c'eſt celui qui ne voit perſonne avec qui il voulût changer de condition; qui ne s'eſtime au-deſſus des autres, que parce qu'il ſait être homme, qui ne prend des leçons que de la Nature, qui regle ſa vie, & ſe conduit ſuivant les Lois, & à qui nulle force humaine ne peut arracher ſon tréſor. Celui-là ſeul peut convertir le mal en bien: ſon ame ferme & inébranlable n'eſt ja-

mais troublée par les évenemens; la fortune peut le frapper de ſes revers, mais il n'en eſt point abbatu. Les maux qui affligent le genre humain, ſont pour lui comme la grêle qui tombe ſur les toîts, & qui n'offenſe point ceux qui ſont dans la maiſon : abandonnons donc le ſophiſme qui a produit tant de volumes inutiles, & cherchons la vérité. On eſtime une grande partie des choſes néceſſaires qui ne ſont que ſuperflues : la néceſſité d'une choſe n'emporte pas avec elle le titre de bonté. Nous proſtituons ce nom; devrions-nous le donner à ce qui ſert de nourriture, puiſque cela n'eſt que néceſſaire pour l'entretien de la vie animale; il eſt vrai

que ce qui eſt bon eſt néceſſaire ; mais il ne s'enſuit pas que ce qui eſt néceſſaire ſoit bon. Ce ne ſont pas des termes ſynonimes, car il y a beaucoup de choſes dans la nature baſſes & viles qui ſont néceſſaires. Il n'y a point d'homme qui ignore aſſez l'excellence du bon, pour attacher ce titre à des choſes périſſables, & dont l'uſage ne dure qu'un jour. Cependant telle eſt la foibleſſe humaine ; on paſſe ſa vie à la pourſuite de choſes inutiles ; on amaſſe encore pour la ſoûtenir au moment qu'il faut la quitter. On anticipe toûjours ſur le tems qui vient. Si vous me demandez quel mal cela fait ? Je vous dirai qu'il eſt infini ; on ne joüit jamais du pré-

ſent ; la vie ne conſiſte que dans le pouvoir être, & non dans l'être ; l'avenir emporte tous nos ſoins, & nous négligeons d'employer le tems préſent. La vie s'écoule cependant rapidement devant nous ; le dernier jour vient fermer la ſcene, & tous nos vaſtes deſſeins ſe réduiſent à rien. Mais pour ne pas aller au-delà des bornes d'une Lettre, nous remettrons cette diſpute & la ſubtilité de la dialectique à une autre occaſion. Adieu.

FIN.